

JOURNAL HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 6 3.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

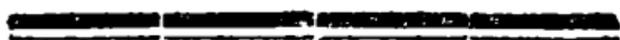
MDCCLXIII.



JOURNAL HELVETIQUE.



MARS 1763.



FRAGMENT

DU POEME DE DINA DE M. BODMER.

JE tombai dernièrement sur une Traduction françoise du Poeme de DINA, publiée il y a quelque tems à Copenhague. Comme j'ai de fortes raisons de croire que mon Exemplaire est le seul qui soit parvenu jusques en Suisse, je me suis persuadé que je serois plairir aux Lecteurs du Journal Helvétique, qui n'entendent pas la langue allemande, si j'en détachois le morceau suivant pour le leur comuniquer. Ils apprendront d'autant mieux a conoitre les pro-

ductions d'un Compatriote autant estimé par ses talens, que par le bon usage qu'il en fait. Je n'ai rien changé à la Traduction : Il eût fallu pouvoir la comparer à l'Original. Je crois au reste qu'elle est littérale & fidèle : Lorsqu'on s'écarte de son Auteur, ce n'est pas pour prendre le ton simple & naïf, qui règne dans cet Ouvrage.

Je supprime le préambule de M. BODMER & la relation intéressante qu'il fait d'un voyage de JACOB, accompagné de JOSEPH, auprès de son Père ISAAC. Je passe d'abord à leur retour & je fais parler notre Traducteur lui même.

Les adieux, dit-il, furent extrêmement tristes de part & d'autre. La tendre REBECCA conjura son Fils de quitter au plutôt Sichem, pour venir s'établir à Guéra, & de rendre enfin une fois pour toutes à ses embrassades la Mère de JOSEPH & ses autres Epouses & la belle DINA. *Ne renvoye pas plus loin, lui dit-elle, de peur que la mort ne vienne m'enlever la douce satisfaction de les revoir.* Ils montèrent sur leurs chameaux en versant des larmes, & ils se hâtèrent d'arriver, : fin d'esluer les pleurs du départ, par la joie qu'ils éprouveroient à leur retour : Mais hélas ! Ce St. home devoit apprendre de terribles malheurs en arrivant à sa Maison.

La demeure de JACOB étoit au Nord de Sichem; il s'y rendoit en passant du côté Occidental de cette Ville, lorsqu'il entendit distinctement & de loin des voix de deuil & de lamentation. En même tems de tous côtés il vit des Sépulcres ouverts & prêts à recevoir une quantité de corps morts, étendus sur la terre. Auprès de ces cadavres étoit assis sur l'herbe tout un peuple dans le deuil; c'étoit une multitude de Femmes ayant leurs têtes couvertes de cendres, leurs habits déchirés, & par dessus des sacs de poil, dont elles s'étoient environées. Leurs visages étoient penchés contre terre & leurs yeux avoient répandu des larmes en si grande abondance, qu'ils refusoient d'en verser de nouvelles. Il y avoit longtems que leur voix étoit épuisée par les lamentations & cependant elles se lamentoient encore. Quelques unes d'entre elles s'étoient rassemblées & lorsque celle qui se livroit à sa douleur se reposoit, une autre reprenoit aussitôt sa place. L'une d'elles s'écrioit alors: „ Hélas! les rues de

„ Sichem sont en deuil, parce qu'il n'y a
 „ plus aucun jeune homme qui y passe; les
 „ portes sont abandonnées de ces Juges in-
 „ tégres, qui cherchoient la justice & pro-
 „ nonçoient le droit. O! quelle solitude!

„ quel défert n'y a-t il pas dans une Vif-
 „ le , qui étoit fi peuplée il n'y à qu'un
 „ inflant ! Hélas ! Sa grande force eft tom-
 „ bée ! Les homes qui feλοient fon plus
 „ bel ornement font détruits ! On venoit
 „ d'anoncer au milieu d'elle un jour d'al-
 „ liance & d'amitié , mais il s'eft terminé
 „ par le meurtre des meilleurs des Enfans
 „ d'HEMOR. La colère s'eft allumée dans
 „ les tentes des Fils d'HEBER , & fes fla-
 „ mes ont embrafé les maifons d'HEMOR
 „ & de SICHEM. La corne de SICHEM eft
 „ rompue ; les plus forts d'entr'elle ont
 „ été mis à mort. Ce qui a échapé au
 „ tranchant de l'épée , ce font des Fem-
 „ mes fans défenfe , qui pleurent leurs Epoux,
 „ de jeunes Filles qui regrètent leurs
 „ Amans , & de tendres Enfans à qui l'on
 „ a ravi leur Père par le plus violent de
 „ tous les brigandages. Ci devant leur vi-
 „ fage étoit auffi brillant que l'aurore ma-
 „ tinale ; mais actuellement il eft cou-
 „ vert de ténèbres & femblable à celui
 „ des cadavres , dont ils déplorent la mort.
 „ Ne fondrois je donc pas en larmes ? Ne
 „ tomberois-je pas en défaillance , mainte-
 „ nant que je fuis raffafiée de deuil , en-
 „ nivrée de triftelfe & abatue dans la
 „ pouffière ? ô HEMOR ! tes mains n'é-
 „ toient pas dans les fers ! O SICHEM

tes pieds n'étoient pas environés de ceps!
 Mais c'est ainsi qu'on tombe sous les
 coups des traitres & qu'on est la victi-
 me de leurs indignes artifices. O Fils
 cruels de JACOB ! Le miel découloit de
 vos lèvres & le fiel étoit dans vôtre
 cœur. Vôtre visage brilloit come la lu-
 mière ; mais sous ces beaux dehors
 étoient cachés de noirs parjures & le
 desir criminel du meurtre. Les perfides !
 Ils sont venus à nous come des hôtes
 & des étrangers ; ils nous ont deman-
 dé s'il y avoit dans les Villes d'HE-
 MOR quelque azile pour les personnes
 opprimées & fugitives , & si nous avions
 encore des amis charitables de l'humani-
 té ; HEMOR qui favoit à quoi le droit
 de l'hospitalité l'apelloit, les reçût avec
 amitié , & partagea avec eux la graisse
 de ses campagnes. Mais ils nous ont
 doné d'autres dons en échange ; ces dons,
 c'est une Epée à deux tranchans & une
 pierre qui brise tout ce qu'elle rencon-
 tre. „

C'est ainsi qu'elles se lamentoient. Une
 partie de leurs plaintes parvint aux oreil-
 les de JACOB. Alors il fit entrer dans la
 Ville un de ses compagnons de voyage
 pour s'informer du sujet de leur douleur.

THOAH lui rapporta que les Femmes de Sichem pleuroient leurs maris & leurs époux; que d'eux des Fils de JACOB, SIMEON & LEVI étoient entrés dans leurs maisons pour assouvir leur fureur meurtrière; qu'ils avoient mis à mort tous ceux qui portoient l'épée, après les avoir surpris par de lâches artifices; & qu'ils n'avoient épargné ni l'âge avancé d'HEMOR, ni la tendre jeunesse de SICHEM & de ses Frères innocens.

A ces mots JACOB troublé déchire ses vêtemens, frappe sa poitrine & précipite ses pas du côté de ses tentes. Ses Fils le recurent la tête baissée. L'inquiétude peinte sur leurs visages en avoit banni la joie, dont ils brilloient ordinairement. LEVI n'étoit point avec eux, ni SIMEON son Frère & son émule. JACOB se frappe de nouveau la poitrine. „ Ci devant, leur dit-il,
 „ vous me receviés avec plus d'empresse-
 „ ment lorsque je revenois de chés mon
 „ Père; vous m'embrassés avec plaisir &
 „ la satisfaction étoit peinte dans vos yeux.
 „ Seroit il donc bien vrai, que mes Ten-
 „ tés fussent habitées de meurtriers & que
 „ LEA n'eût porté dans son sein que d'in-
 „ fames homicides, enfans de l'épée & di-
 „ gnes d'avoir des Lions féroces pour leurs
 „ Pères? Les malheureux! Ils ont aiguilé

leurs épées dans le sein des amis de
 l'hospitalité. Ils ont impitoyablement
 massacré ceux qui nous ont permis de
 reposer chés eux nos pieds fatigués,
 & qui ont bien voulu partager avec
 nous la graisse d'un Pays, qui n'étoit pas
 notre Pays Oh! la voix des pleurs qui
 s'élèvent de SICHEM a pénétré jusques
 à la moëlle de mes os. Mais où sont-
 ils donc ces Fils de l'Epée. . . Hélas!
 Ce ne sont pas ceux de JACOB. Voilà
 sans doute qui est vraiment héroïque,
 de frapper un peuple malade, & qu'on
 a précédemment mis hors d'état de se
 défendre. SIMEON avance toi; LEVI,
 parois devant moi; racontés moi quels
 indignes artifices vous avés mis en usa-
 ge pour surprendre des personnes qui se
 confioient en vous; dites moi quel air
 hypocrite & naïf vous avés pris afin
 de pouvoir assouvir cette soif du sang
 humain qu'un Esprit sorti des Enfers a
 fait naître dans vos cœurs? . . . Alors
 parurent en sa présence ses deux Fils. La
 colère empreinte encore sur leurs visages
 & leurs mains souillées de sang, anon-
 çoient un cœur triomphant, plutôt que
 pénitent. SIMEON prit la parole & lui dit :
 „ Notre Sœur fut dernièrement à Si-
 chem pour apprendre à conoitre les Fil-

„ les Chitéennes rassemblées à l'occasion de
 „ la Fête des premiers fruits de l'année.
 „ SICHEM la vit , conçût l'amour le plus
 „ violent pour elle , l'enleva , & lui ravit
 „ le plus bel ornement des Filles chastes ,
 „ l'innocence de son sexe. Une telle action
 „ seroit-elle donc une preuve d'amitié ou
 „ un acte d'hospitalité ? Devions - nous
 „ souffrir qu'on fit impunément une pa-
 „ reille injure à la maison d'ISRAEL ? Il
 „ eût fallu que nous eussions renoncé à
 „ tous les sentimens de la nature. Il est
 „ vrai que le Père de SICHEM vint dans
 „ nos tentes & nous dit : *L'amour s'est em-*
 „ *paré du cœur de mon Fils ; jusques a pré-*
 „ *sent il a dirigé ses pas tantôt d'un côté ,*
 „ *tantôt d'un autre , sans que rien ait pu*
 „ *le fixer , ni le mettre dans les fers ; mais*
 „ *il a vu votre Sœur & d'abord il a res-*
 „ *senti toute la puissance de l'amour. Il vous*
 „ *conjure de la lui acorder. Si cette propo-*
 „ *sition vous agrée nous pourrions nous allier*
 „ *ensemble Demeurés avec nous , le Pays*
 „ *vous est ouvert ; vous pouvez le posséder.*
 „ SICHEM vint lui même & nous dit ;
 „ *tout ce que vous exigerez de moi , si con-*
 „ *siderable soit il , je suis prêt à vous l'acor-*
 „ *der . pourvu que vous doniez satisfaction*
 „ *à mon amour & que vous me promettiez*
 „ *votre Sœur . Mais est ce que les Frères*

„ de DINA auroient dû vendre au prix
 „ de l'or la Fille unique de JACOB? Non,
 „ ce n'est point la coutume de la maison
 „ d'ISRAEL. Nous lui fimes donc une ré-
 „ ponse artificieuse: *Ce seroit un crime ,*
 „ *dans nôtre famille,* lui dimes nous, *de*
 „ *marier nôtre Sœur à un incirconcis, mais*
 „ *si vous voulés pratiquer cette cérémo-*
 „ *nie avec nous, & faire circoncire tous les*
 „ *habitans de SICHEM, alors nous pourrons*
 „ *nous allier ensemble par le Mariage, &*
 „ *nous ne formerons plus qu'une seule &*
 „ *même Nation.*

„ Tels furent les pièges que nous ten-
 „ dimes sous leurs pas. Cette proposition
 „ plut à SICHEM; elle tendoit à satisfaire
 „ son amour. Il persuada son Père & son
 „ Père persuada, sans beaucoup de peine,
 „ les habitans de SicheM. Ils ne pou-
 „ voient aquerir à moins de fraix les
 „ biens que nous possédons, les richesses
 „ de nôtre bétail & la bénédiction céleste
 „ particulièrement atachée à la maison de
 „ JACOB. Tous les homes demeurans à
 „ HEMOR & à SICHEM furent circoncis;
 „ Ils s'imaginoient déjà, dans leurs folles
 „ pensées, que les mariages de la Fille &
 „ des Fils de JACOB avec eux étoient ab-
 „ solument conclus; déjà les richesses de
 „ ce St. home leur apartenoient en pro-

» pre; déjà son nom & celui de **SICHEM**
 » ne fesoient plus qu'un seul & même nom;
 » déjà **JACOB** étoit délogé de Canaan:
 » Mais le Seigneur, qui avoit déclaré que
 » la famille de **JACOB** se multiplieroit &
 » formeroit un Peuple puissant & domina-
 » teur, souffla sur leurs espérances audacieu-
 » ses, & dans l'instant elles furent en-
 » tièrement dissipées. Tout à coup **LEVY**
 » & moi nous sentimes nôtre courage
 » s'enflamer, come si nous avions entendu
 » le son de la trompète; une noble ar-
 » deur s'empara de nôtre cœur; nous fu-
 » mes violemment entraînés au combat,
 » & fortifiés du secours céleste. Il nous
 » fut impossible de résister à l'ardeur qui
 » nous animoit; nous sautames sur nos
 » épées, & mettans nôtre unique espé-
 » rance sur la force du Dieu d'Israël & de
 » **JACOB**, nous entrames dans la Ville en
 » plein jour, & nos glaives infatigables do-
 » nèrent la mort, sans aucune exception, à
 » tous ceux qui pouvoient tirer l'épée.
 » **HÉMOR**, **SICHEM** & ses Frères tombé-
 » rent avec les autres avant le coucher du
 » Soleil. C'est ainsi que l'afront fait à
 » **JACOB** a été lavé dans leur sang par nos
 » propres mains. Nous étions seuls; au-
 » cun de nos Frères n'a pris part à cette
 » action si belle & si magnanime. Ils vin-

rent seulement après le combat pour s'emparer des provisions , du bétail, des esclaves, & des belles Femmes, qui ont été le butin confiderable que nous avons fait fur ceux qui ont été mis à mort.

A l'ouïe de ce discours , JACOB déchira de nouveau fes habits , & couvrit encore fa tête de pouffière ; „ Enfans de colère , leur dit-il, vous avés chaffé loin de mon cœur le repos & la tranquillité ; il fe passera bien du tems avant qu'ils puissent y reparoitre. Le Dieu que vos Pères ont adoré est un Dieu de douceur & de charité , qui ne demande pas la mort des ames innocentes. Non ! ce n'est point lui qui vous a fait ceindre l'Épée & porté au meurtre ; le feu qui vous enflamoit sortoit des Enfers , & Satan lui même l'allumoit dans votre cœur. C'est pour son service que vous avés pris les armes & comis de si noirs homicides ; il vous y excitoit afin de vous mettre en mauvaife odeur auprès de ces peuples , parmi lesquels nous habitons come étrangers. JACOB, diront-ils , à traité SICHEM come s'il eût été son ennemi ; sa droite à fait dans le sein de la paix, des actes de violence & d'hostilité, semblables à ceux d'une guerre ouverte &

„ déclarée ; il a donné la mort & aux jeunes & aux vieux.

„ Laissez passer un instant de répit que nous aurons encore & les Cananéens rassemblés contre les Enfans de JACOB nous frapperont & détruiront entièrement & moi & ma maison. Comment oserions nous supplier le Dieu d'ISAAC de nous arracher de leurs mains ensanglantées ? Il détourneroit sa face de dessus nous, & la voix du sang de ces malheureux massacrés dans leurs péchés appelle la vengeance céleste & la fera descendre du Trône de sa justice éternelle. Ah ! j'entends ses cris ! Ils pénètrent jusques à la moelle de mes os ! Hélas ! est il possible que le Seigneur n'ait point réprimé l'orage impétueux, qui s'élevoit dans le cœur de ces Frères emportés ? Comment ne l'a-t-il point arrêté avant qu'ils eussent foulé aux pieds cette douceur, qui faisoit la gloire & l'ornement de JACOB ?... Mais dites le moi, où est DINA ? Qu'avez vous fait de ma chère & malheureuse DINA ?

DINA, dirent-ils, est dans la tente de notre Mère. Il s'y rendit en chancelant. La se trouvoit une noire & sombre tristesse, qui plongeoit dans la plus profonde amertume les Femmes de JACOB tou-

chées jusques au fond de leur cœur. Aussitôt que LEA vit son Epoux, elle se leva pour aller à sa rencontre; mais ses genoux afoiblis lui refusans tout secours, elle retomba sur son sofa. Où est la malheureuse DINA, s'écria douloureusement JACOB? Vit-elle encore? Où prend-elle des forces suffisantes pour vivre?

En même tems ils l'aperçut dans le coin le plus obscur de la tente, étendue à terre, dans ses habits déchirés. Ses beaux cheveux dorés étoient épars & couvroient ses joues humiliées. Au lieu de la fleur brillante de la jeunesse, qui les ornoit précédemment, on n'y voyoit que la pâleur de la mort. Sa douleur étoit trop profonde pour qu'elle pût s'exhaler par des paroles & des larmes. Après un long & éfrayant silence, elle reprit insensiblement ses esprits qui l'avoient abandonée; la respiration lui revint; des sanglots entrecoupés se firent jour, & allèrent transpercer l'ame de son Père. Il s'écria lui même d'une voix sanglotante. „ Hélas! coment trouvai-je ma
 „ chère DINA? Est-ce bien celle que je
 „ quitai dernièrement, aussi belle que
 „ l'aurore du matin, que je vois actuel-
 „ lement déchue du comble de la joie,
 „ sans respiration, sans couleur & sans
 „ forces? O ma chère enfant! Ma Fille

„ unique ! Pourquoi donc es-tu ainsi pro-
 „ ternée à terre ? Sors de la poussière , &
 „ viens à la rencontre de ton Père.

DINA l'entendit & levant ses yeux ,
 aussi tôt un doux torrent de larmes se fit
 jour & coula dans son sein. „ Est-ce bien
 „ là la voix de mon Père , s'écria-t-elle ?
 „ Seroit-ce bien lui qui viendrait me vi-
 „ siter dans l'humiliation & dans la pouf-
 „ fière ? Ah ! que le *Dieu puissant* qui lui
 „ apparut à Béthel daigne le fortifier ! Le
 „ tems est venu auquel je souhaite qu'il
 „ fasse plutôt attention à ma faute , qu'à la
 „ grandeur de ma misère. Mais hélas ! Il
 „ vient come un tendre Père pour me
 „ pardonner. Ah ! sa généreuse compassion
 „ enfonce les traits de ma douleur plus
 „ avant dans mon cœur.

Alors elle se leva peu à peu de la pouf-
 fière , & tomba sur le sofa à côté de sa
 Mère chérie. Son Père s'assit auprès d'elle
 & lui dit , „ Mon enfant , que ton propre
 „ malheur te fusse ; le Dieu Fort de JACOB
 „ m'aidera , je l'espère , à supporter le mien.
 „ Mais raconte moi dès les comencemens
 „ tout ce qui concerne ce douloureux
 „ événement. Peut-être y trouverai je des
 „ circonstances , qui peuvent paroître au
 „ grand jour , & qu'en les recevant avec
 „ résignation

» résignation, j'y verrai des choses qui nous
 » réconcilieront avec les coupables, & feront
 » honneur à ceux qui sont dans l'affliction.

DINA comence son récit. Elle raconte la manière dont SICHEM conçut pour elle l'amour le plus tendre, l'adresse avec laquelle il profita d'un violent orage pour l'engager à se rendre auprès de sa Mère, & les pressantes sollicitations qu'il mit en usage pour obtenir sa main. Elle avoue qu'elle ne pût s'empêcher d'être sensible à son amour, & qu'elle lui permit de procurer leur union en demandant le consentement de ses Frères, mais en même tems elle rend justice à la conduite toujours sage & toujours respectueuse de ce jeune home, & détruit entièrement les soupçons injurieux que SIMEON & LEVI avoient pris mal à propos sur son compte, & qui les portèrent à l'action criminelle à laquelle ils se livrèrent. Elle fait un détail circonstancié du meurtre de SICHEM & des inutiles efforts qu'elle fit pour arracher de leurs mains un Epoux aussi chéri, qu'il étoit digne de sa tendresse. Ce récit renouvelle les plaintes & les larmes de JACOB. On trouve dans le second Chant de nôtre Poeme les discours touchans qu'il tint à cette occasion; les prières qu'il fit

pour implorer du Ciel le pardon de ses Fils coupables, & l'heureux accès qu'elles eurent auprès du Seigneur. On y voit ensuite le départ de JACOB pour aller rejoindre son Père; la mort édifiante de RACHEL qui survient en route; la vive douleur qu'il eût de ce triste événement, & les consolations que JOSEPH, & DINA s'éforcèrent de faire entrer dans son âme affligée. Enfin le Poème finit par l'heureuse arrivée de JACOB qui va se jeter dans les bras d'ISAAC & de REBECCA pour verser ses larmes dans leur sein. Ce sont là tout autant d'articles détaillés dans le Poème de M. BODMER, d'une manière qui m'a paru fort intéressante. Les Lecteurs de ce Journal en jugeront par le Fragment que je viens de leur transcrire. C'est par tout le même pinceau & le même coloris, & ce qui me touche plus vivement encore, c'est par tout la même décence & le même amour pour la vertu. M. BODMER, bien différent de plusieurs Poètes de notre Siècle, consacre ses vers & ses talens à nous inspirer les sentimens de Religion & de crainte du Seigneur, dont il est lui-même pénétré. Si nos beaux Esprits en sont surpris; s'ils s'élèvent contre la faiblesse d'un Poète, qui s'abaisse jusques à louer le Seigneur & prêcher la vertu; qu'ils

Pensent que ce fut autrefois la première institution de la Poësie, & qu'on ne feroit jamais en faire un meilleur usage. Le souhait le plus avantageux que je puisse faire en leur faveur, & que je fais éfectivement dans la sincérité de mon cœur, c'est qu'une pareille foiblesse s'empare du leur, & qu'elle en bannisse entièrement dès cet instant cette prétendue force qu'ils prétendent avoir & qui les abandonnera certainement avant qu'il soit bien longtems.





SOUPIRS APRE'S LE REPOS.

*Par M. KLEIST Officier Prussien tué à la
bataille de Cunnersdorf.*

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

En 1745.

*Esra mihi & rigui placeant in vallibus amnes,
Flumina amem, silvasque inglorius.*

VIRGIL.

O RUISSEAU chéri, dont les eaux argentines m'ont ci devant procuré tant de satisfaction ! Quand est-ce que leur doux murmure pourra de nouveau m'inviter au sommeil ? Heureux le mortel, qui couché sur votre rivage bordé de buissons, prête l'oreille aux Chants dont ils rétentissent ! Hélas ! Je suis éloigné de vous, acablé de misère & de chagrin, & cependant votre agréable idée suffit pour faire naître des sentimens de joie dans mon cœur.

Et vous, ô Forêt voisine ! ô Vallon rempli de violettes odoriférantes ! ô Cou-

rone chérie de montagnes bleues qui l'environés dans l'éloignement ! ô Mer tranquile dans laquelle j'ai vû mille fois l'aurore confiderer fon teint de roses ! ô Campagnes couvertes de rosée , qui m'avés charmé si souvent ! Quand est-ce que je pourrai revoir ce tapis orné de différentes couleurs que vous fesiés briller à mes yeux ?

Ah ! dites le moi , fidèle Echo , qui avés établi vôtre demeure sous le feuillage épais d'un Tilleuil, d'où vous répétés si clairement sur des cordes dorées, les tendres sons du luth, lorsqu'il se fait entendre ! Dites le moi, toute espérance de repos m'est-elle donc ravie ? Oh ! combien de fois , lorsque j'étois agréablement couché à l'ombre & que je prononçois le nom de DORIS , n'avés vous pas répété ce doux nom après moi ?

Hélas ! Les plaisirs que je goutois ci devant me sont aujourd'hui cruellement enlevés ; je ne puis plus entendre vos sons si doux & si touchans : Lorsque j'étois dans vôtre voisinage , mes oreilles & mon cœur étoient agréablement satisfaits : Ici je ne vois que la mort sortant de mille bouches d'airain. Près de vous les Campagnes & les Ruiffeaux ne me présentoient que des sujets de joie ; ici je suis enviro-

né de dangers & je trouve à chaque pas de nouveaux sujets de douleur.

Lorsque la tempête fort impétueusement des cavernes d'EOLE, elle fait tourner en tourbillon des nuages de poussière, qui interceptent les rayons du Soleil, & qui couvrent les campagnes fleuries d'une grêle de gravier & de cailloux; c'est ainsi que le Soldat ennemi exerce sa furie & que dans les accès de sa rage, il fait marcher le fer & le feu sur ses pas.

L'arbre fruitier languit; les épis de blé tristes se courbent; les seps de la vigne frappés de coups meurtriers périclent; la tendre Epouse voit un autre elle-même pâlir & tomber comme une fleur sous le fer homicide; elle accourt pour l'embrasser & un ruisseau de larmes découle de son visage, comme la rosée tombe de dessus la rose épanouie.

Dans un autre endroit, c'est un Enfant qui s'enfuit. Son Père qui le conduit est à l'instant transpercé d'une balle meurtrière & renversé à ses pieds; mais avant de rendre l'âme, il prononce encore le doux nom de son Fils. Le jeune Enfant privé de tout appui chancelle & tombe à ses côtés; c'est ainsi qu'un vent du Nord, lorsqu'il agite ses ailes impétueuses, abat un tendre grès qui n'a rien pour le soutenir.

Les Campagnes font remplies d'un Océan de feu, qu'on entend bruire avec furie, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Il semble que la mer en couroux élève ses vagues à la hauteur des Montagnes, rompe ses digues & se répande avec impétuosité dans les champs & les campagnes. Les bêtes féroces s'enfuient, le feu gagne les forêts; les troncs des arbres font consumés & nourrissent l'incendie.

Tout ce que l'Art & l'Industrie ont produit à force de peines & de fatigues; tous ces ouvrages que Rome & Corinthe parent de leurs richesses & de leur magnificence; les ornemens des Villes les plus superbes paroissent en flame dans un instant. Oh! combien de tours de marbre qui font détruites en peu de tems; leurs têtes orgueilleuses perçoient les nuées; mais elles font renversées par l'embrasement, & leur chute ébranle les fondemens de la terre.

Le Peuple éfrayé veut arrêter le cours des flames; mais il en est susoqué; les rues font pavées de noirs cadavres, & les personnes affés heureuses pour échaper à l'embrasement, ne peuvent éviter les coups terribles du canon. Les prairies voisines sont arrosées de sang; on l'entend sifler à

mesure qu'il coule dans les campagnes embrasées.

Le Soleil se couche ; mais la lumière ne disparoit pas avec lui. Les flammes dévorantes changent la nuit en jour & leurs ondoyemens donent au Ciel une couleur de feu ; des ruisseaux de cuivre fondu tombent du haut des toits ; une grêle de balles sifle ; les flammes font un bruit horrible ; la Lune & les Etoiles éfrayées pâlisent & précipitent leur course.

Come une armée de Comètes forties de l'abime y rentre quelquefois tout à coup ; c'est ainsi qu'un déluge de bombes suivies de queues enflamées , traversent les airs pour disparoitre un instant après. Ici l'on voit une cervelle écrasée par des voutes écroulées ; là c'est un cadavre privé de sa tête ; dans un autre endroit ce sont des entrailles fumantes ; tels sont les tristes objets dont la terre est couverte.

La poudre enflamée ouvre le sein de la terre & lance dans les Cieux ses entrailles mêlées de quartiers de pierre , de pans de murailles & d'une armée de Soldats. Les rochers éloignés rétentissent ; le Ciel tremble & gémit de douleur ; il en tombe des tas de cadavres , come si le Vésuve & le Mont Hécla vomissoient une grêle de pierres.

Oh ! qui pourroit jamais peindre au naturel la misère , les cris , le bruit du tonnerre , les hurlemens & la mort ? Ma plume se refuse à ces horreurs & tombe de mes mains. Hé ! comment pourrois je former par mes paroles , un tableau qui ne présentat que des images de fang & de feu ? O Lune ! Ce doit être vôtres ouvrages. Dépeignez nous donc ces objets. Et vous Atmosphère , témoin de toutes ces choses , anoncés les aux Peuples éfrayés.

C'est ainsi que MARS exerce sa fureur. Mais que nous serviroit-il qu'il en arrêtât les éfets ? Nous nous plongeons à nous mêmes le poignard dans le sein. Oui , Dieu des Armées ! remettés vôtres glaive sanglant dans son foureau. Pourquoi la guerre seroit-elle nécessaire ? Hélas ! il suffit de nous mêmes pour nous faire souffrir. Nôtre orgueil insensé nous tient en esclavage dans des chaines dorées , & l'avarice nous prépare l'infortune dans ces mines , où l'on va puiser l'or & l'argent.

Tantôt c'est un Prince , qui nous enlève nôtre liberté , nôtre repos , nôtre bonheur. Tantôt ce sont des Juges , qui cherchent à nous surprendre ; ici c'est l'argent qui trame contre nous une sainte tromperie ; là c'est un ami qui nous trahit & nous donne la mort par ses calomnies. Avés vous

quelque adresse & quelque intelligence ? Un autre veut absolument en douter. Es Pourquoi ? Parce que ces qualités lui manquent à lui même.

Le bonheur, les connoissances, la capacité, la science, les actions estimables & vertueuses du prochain sont des tautes qu'aucun home d'esprit ne pardona jamais ; un génie élevé ne doit point s'abaisser jusques à louer les autres. Celui qui vous ferre, vous embrasse & vous calomnie est un home prudent ; celui qui brille en vous raillant, ne manque pas d'y trouver son avantage.

Le bonheur vous prend-il sur ses ailes pour vous élever, il n'est pas nécessaire de travailler à vous concilier la bienveillance de vos amis : Mais l'orage survient-il ? le mat & les voiles sont ils ébranlés ? Oh ! vous les voyés qui s'éloignent come les hirondelles aux aproches de l'hiver. S'ils paroissent sur votre échafaut, ce n'est que par un principe d'ostentation ; ils ne daigneront pas vous doner la moindre consolation.

Oui, le Monde est le tombeau d'une vie véritablement vertueuse ; souvent un zèle ardent me porte à la vertu ; une sainte tristesse m'arache un torrent de larmes ; mais l'exemple reprend bientôt le dessus, & toi,

Ô feu de la jeunesse, tu dessèches dans l'instant ces larmes généreuses. Un homme vraiment digne de ce nom doit éviter tous les autres hommes. Ah ! traversés les Mers & fuyés jusques aux Pays éloignés de l'Éthiopie. Hâtés vous, insensés, allés pêcher des perles jusques au fond de la Mer, pour que vous puissés y trouver vôtre cercueil. Grimpés dans les endroits les plus escarpés des montagnes, pour y chercher des tourmens dorés. Toutes ces choses ne me touchent point. Vous vous donés bien des peines pour courir après l'angoisse & la misère, & pour faire enforte qu'un poignard d'or avance vôtre mort. Construissés des châteaux ; meublés vos apartemens de tableaux en cadres dorés ; faites renchérir les coupes des Indes & réhausser le prix des diamans : Hélas ! vous ensevelissés vôtre tranquillité sous des colonnes de marbre. Vous voyés par tout des objets magnifiques & moi je vois de la toile, des pierres & de la poussière. Qu'une fausse bravoure vous fasse répandre le sang humain ; livrés vous come un sanglier écumant à vôtre téméraire fureur, pour qu'un jour, lorsque vous ne serés plus, un éloge funèbre exalte vos exploits. Hé ! vôtre Esprit pourroit-il gouter quelque satisfaction à l'aspect d'un beau tableau, quand

vous aurés malheureusement perdu la vue! Oh! combien les aparences sont trompeuses! Vous êtes une image fidèle de ces amans, qui remplis de leurs feux, croient être parvenus au comble du bonheur. Pour moi, peu m'importe que la fortune ne me fasse part ni des honneurs, ni des richesses, ni de la gloire de ce Monde. Je n'envie point ces avantages aux Princes de la Terre. Je ne changerai point contre un vain clinquant, un cœur vivant tranquile dans un Vallon où souffle un doux Zéphir. Ah! paroissés seulement à mes yeux, Campagnes tapissées; Ruisseaux environés de roseaux, de buissons & de forêts. Ce qui m'enchanté, ce n'est point l'or qui roule dans vôtre fable; c'est vôtre doux murmure; ce sont les rameaux qui vous couvrent come un voile. O Montagnes voisines! lorsque je me transporte en idée sur vos cimes, je vois le Monde come un point, & je conçois pour lui l'opinion que je dois en avoir.

Come un home séparé de celle qu'il aime devient inconsolable; ses yeux fixés sur un même objet ne voyent & n'aperçoivent rien; il soupire profondément; il cherche inutilement quelque soulagement à sa douleur; il n'aime que les cavernes & les forêts; & levant les mains au Ciel

il pousse des cris & des lamentations ; l'E-
cho répond à ses gémissemens & augmen-
te sa douleur : C'est ainsi que je soupire
après vous , ombrages verdoyans & Cam-
pagnes fleuries. Tels sont les gémissemens
que je pousse , dans l'incertitude où je suis
si jamais je pourrai vous revoir. Ah ! mon-
trés vous bientôt à mes yeux impatiens.
O DORIS ! ô vous qui faites tout mon
bonheur ! puissiez vous un jour y fermer
mes yeux , en versant des larmes sur mon
sort.





PHILOCHORE ET AGATHON

HISTOIRE

Traduite du Grec d'HYPONAX, Poète Satirique, qui vivoit à Ephèse dans la LX. Olympiade, environ 538. ans avant J. C.

PHILOCHORE & AGATHON étoient deux jeunes Crétois, apellés par leur naissance & destinés par leurs parens, aux premiers emplois d'une Isle, où rènoient alors la science & la vertu, qui font la baze d'une bonne administration. Tous deux étoient remplis du noble desir de se distinguer, en se rendant utiles à leur Patrie. Ils s'adressèrent au Philosophe EPIMENIDE, (*) célèbre dans cette Isle, qui l'avoit vû naitre. Il leur parla en ces termes: „ La science &

(*) C'est le même Philosophe, qui, au rapport de PLUTARQUE, étant entré dans une caverne, s'y endormit pendant 50. ans. Au sortir de là il ne reconnoissoit plus ni les homes ni les mœurs.

„ la sagesse doivent être inséparables ; mais
 „ l'une & l'autre ne s'aquièrent que dans
 „ la retraite, par l'application de l'esprit,
 „ & par la modération des passions d'un
 „ cœur, que les plaisirs dissipent ou sé-
 „ duisent. Lire, méditer, écrire, recueil-
 „ lir les leçons des Sages, apprendre à gou-
 „ verner son Ame, ce sont les seuls moyens
 „ d'aquerir la science & la sagesse, qui
 „ peuvent donner la vraie prudence. Pour
 „ cela il faut employer du tems & des veil-
 „ les. Si vous avez le courage d'entrepen-
 „ dre ces travaux, revenez à moi dans
 „ quatre jours.” A ces mots, en les fa-
 „ luant avec un sourire doux, il les quitta.

PHILOCHORE éfrayé de la retraite & des
 travaux, qu'exigloit le Philosophe, se tour-
 nant du côté d'AGATHON, lui dit avec vi-
 vacité : „ Quoi donc, faut il renoncer
 „ au genre humain pour se rendre capable
 „ de vivre ? Il est sans doute des voyes
 „ plus faciles. Allons & cherchons les.”

PHILOCHORE étoit naturellement d'un
 caractère vif, gai, léger, aimant le plai-
 sir ; AGATHON d'un caractère doux, facile,
 plus sérieux ; & l'un & l'autre craignant la
 peine, auroient voulu aquerir la science
 & la sagesse sans travail & sans efforts.

Amis inséparables dès l'enfance, ils réso-
 lurent de chercher des moyens plus aisés

pour parvenir à leur but. „ C'est aux
 „ Dieux, que nous devons nous adresser,
 „ disoit PHILOCHORE: Allons à MERCURE,
 „ le Dieu de l'Eloquence & des Arts; il
 „ nous inspirera: Il sût dérober à APOL-
 „ LON ses richesses, ses armes & sa lyre; il
 „ fera bien nous aider dans nos louables
 „ desseins, en nous épargnant les travaux
 „ rebutans d'une application si soutenuë.

Les deux Amis vont ensemble dans le
 temple de MERCURE. Ils présentent leurs
 vœux & leurs offrandes, & après plusieurs
 jours ils parlent à AGONIUS (*) qui étoit
 grand Prêtre. „ Occupés, lui disent ils,
 „ du dessein de nous instruire, & de de-
 „ venir éloquens, nous croyons que si
 „ MERCURE, rendu propice à nos vœux,
 „ consentoit que nous pussions le visiter
 „ dans son Palais, nous pourrions là re-
 „ cueillir les inspirations de son éloquence vic-
 „ torieuse: Là nous pénétrerions dans les
 „ secrets mistères de la nature; de là con-
 „ templant l'harmonie des globes, nous
 „ fairsions d'un coup d'œil toutes les
 loix

(*) On donnoit le surnom d'AGONES aux
 Prêtres, qui frapient les victimes.

„ loix de l'Astronomie. ” AGONIUS répon-
 dit : „ J'ai prévu votre demande, & le
 „ Dieu que je fers consent à vous transf-
 „ porter dans la Planette où il règne :
 „ Vous y ferez pendant quatre semaines :
 „ Par la vertu de son Caducée, le Messa-
 „ ger des Dieux vous fera passer successi-
 „ vement dans les divers globes des Cieux,
 „ si du moins vous employés bien les qua-
 „ tre semaines, qu'il vous accorde pour
 „ essai : Si non, de retour en Crète, vous
 „ ferez condamnés à mener une vie inu-
 „ tile & obscure. Pensez y ; & à cette
 „ condition vous pouvez vous trouver à
 „ la quatrième nuit sur le sommet de la
 „ Montagne voisine. ” Après ces mots il
 rentra dans le sanctuaire, d'où il étoit
 sorti.

Les deux Amis, pleins d'espérances, se
 croyoient déjà parvenus au but de leur
 desir, & attendoient avec impatience la
 nuit fixée. Il se rendent au sommet de
 la montagne; là un nuage épais les enve-
 loppe & les emporte. D'un cours rapide,
 ils traversent l'immense région des airs, &
 parviennent enfin sur la Planette de MER-
 CURE, où ils sont déposés au haut d'une
 Colline agréable.

Dans l'éloignement se présente à leurs
 yeux un bel Edifice, vers lequel ils diri-

gent leurs pas. Ils y arrivent. C'est un Hospice public, destiné à recevoir tous les Etrangers, qui alloient à *Hermetopolis*, (*) Capitale de la Planette. „ Reposons nous ici, dit AGATHON, afin de former le plan de notre séjour.” Ils entrent & trouvent une multitude d'Habitans des diverses contrées de la Planette. Tout leur paroît nouveau, tout les frappe, tout les occupe; rien ne ressemble à ce qu'ils ont vu dans l'Isle de Crète. Habillemens, meubles, utencilles, ornemens, coutumes, leur attention légère & leur curiosité incertaine se proméne sur ces divers objets, qu'ils ne peuvent se lasser d'admirer. Ils mangent & boivent, ils dorment, ils questionnent souvent à leur réveil les passans, qui se succèdent sans cesse. PHILOCHORE raisonnoit beaucoup, comparoit, critiquoit, decidoit. AGATHON écoutoit & faisoit quelques notes sur ses tablettes; il ramassoit diverses petites machines, quelques monoyes antiques, quelques curiosités, qui pouvoient paroître singulières en Crète; il n'étoit point de meuble qu'il ne considérât plus d'une fois, tandis que son

(*) Ville de MERCURE. Les Grecs donnoient à MERCURE le nom d'HERMES.

Ami cherchoit à entretenir fans deffein & fans fruit, pour s'amuser bien plus que pour s'instruire, tous les Voyageurs, qui se présentoient continuellement. Six jours s'étoient déjà écoulés, fans que les deux Amis eussent formé de plan, ni rien fait pour remplir leur but. AGATHON fut le premier à s'en apercevoir. „ Que faisons nous, dit-il? Demandons à quelques uns „ de nos Voyageurs, où est-ce que nous „ devons diriger nos pas, pour nous ins- „ truire avec plus de facilité.” Un vieillard survint, qui leur indique la contrée retirée des Sages. PHILOCHORE abordoit dans ce même instant, un jeune homme, qui lui annonce que le lendemain començoient les fêtes des Nymphes de cette Planette. „ C'est derrière ce bois, leur „ dit-il, que vous verrez des divertisse- „ mens, qui ne se célèbrent que tous les „ sept ans; tout ce que ces régions supé- „ rieures produisent de beautés ravissantes „ se trouvent là rassemblées; j'y vais & je „ vous servirai de guide.

A peine l'Aurore començoit elle à dorer la pointe des montagnes, que PHILOCHORE, accoutumé à se lever tard, mais pour lors déjà pret à partir, vint réveiller AGATHON, qui se lève, & se laisse entraîner dans le chemin de la forêt. Dès qu'ils

Peurent passée , de vastes prairies émail-
lées de fleurs , arrosées de ruisseaux , ornées
d'une multitude de bosquets , de cabinets &
de berceaux , s'offrent à leurs regards éton-
nés. PHILOCHORE , qui étoit allé avec ar-
deur , & AGATHON , qui avoit suivi par
complaisance , furent également surpris &
enchantés de la beauté de ce riant spectacle.
Mais quels ne furent pas les mouvemens de
leur ame , à la vue de cette foule inom-
brable de beautés , que la solemnité avoit
attirées dans ces lieux charmans ? Ils volé-
rent à elles , & en furent reçu avec bonté.
Festins , bals , spectacles , chants , musique,
une suite variée d'amusemens délicieux
partagèrent les heures du jour & de la nuit.
Les deux Etrangers , careffés tour à tour ,
couloient sans réflexions des jours précieux
au milieu de ces plaisirs frivoles. PHILO-
CHORE vif & ardent s'y livroit sans retenue :
AGATHON , sensible & complaisant , sui-
voit sans remords l'exemple de son Ami.
Déjà on étoit parvenu , sans qu'ils s'en
fussent aperçus , au septième & dernier jour
de la Fête , lorsque AGENORIE (*) l'une des
NAPE'ES (**) parla à AGATHON en ces

(*) Déesse de l'industrie & du travail.

(**) Les NAPE'ES régnoient dans les bocâgés
& les prairies.

termes. „ Jeune Etranger , je connois vos
 „ desseins , & vos engagemens : Vous a-
 „ vez perdu deux périodes du tems qui
 „ vous avoit été accordé ; il ne reste d'au-
 „ tre moyen de réparer les fautes , que
 „ la légèreté & la volupté vous ont fait
 „ comettre , que de vous rendre sans re-
 „ tard dans la forêt des Philosophes , qui
 „ vous indiqueront ce que vous devez fai-
 „ re. AGATHON fut touché & rêvoit pro-
 fondément sur l'avenir , tandis que PHILO-
 CHORE fatigué , épuisé par les plaisirs , é-
 toit assis aux pieds de MURCIE , (*) qui
 lui parloit de l'éclat de la Cour , du grand
 Roi HERMES , où ils pourroient participer
 à la gloire du Monarque , & aquerir tout
 d'un coup la vraie grandeur par sa faveur.
 PHILOCHORE échauffé par ces peintures ,
 qui flattoient son ambition , se lève brus-
 quement , court à son Ami , & lui peint
 des plus vives couleurs tous les objets , que
 son imagination frappée venoit de recueillir.
 AGATHON , encore incertain , se laisse con-
 duire : Ils se mettent en chemin pour HER-
 METOPOLIS.

(*) MURCIE étoit la Déesse de la lacheté ,
 de la paresse & de la volupté. VENUS étoit
 souvent apellé de ce nom.

Ils marchoient en silence depuis plusieurs heures, lors qu'ils aperçurent de loin les murs & les tours de cette Ville superbe, où régnoit le grand HERMES. Ils avoient rencontré une multitude de Voyageurs, qui cherchoient à les devancer, pour arriver les premiers. Plus d'une fois ils avoient voulu en arrêter plusieurs, afin de recevoir des instructions sur leur dessein, & sur la manière de se conduire. Quelques uns avoient cherché à les tromper, d'autres à les précéder, aucun ne leur avoit parlé avec franchise. Ils regrettoient cette candeur, qu'ils avoient trouvée dans l'Hospice, où ils étoient arrivés, & qu'ils avoient encore crû apercevoir dans la prairie des Nymphes, où ils avoient passé des jours si délicieux. A la porte de la Ville on leur fit diverses questions, & plusieurs difficultés, qu'ils ne purent lever pour être introduits, qu'en déguisant un peu la vérité. Nouveaux embarras & de plus grand obstacles, s'offrirent à l'entrée du Palais. Afin de pouvoir pénétrer dans l'intérieur, il fallut qu'ils cherchassent à se faire passer pour habitans originaires de la Planette, & ils tachèrent d'en imiter les tons & les manières. Pendant plusieurs jours ils furent à l'Antichambre du Monarque & de ses Ministres; quelques fois accueillis & préve-

nus , souvent oubliés , pour l'ordinaire trompés par de fausses démonstrations , toujours incertains & inquiets. Enfin un Courtisan , qu'on leur avoit assuré être dans la faveur du Roi , leur promit de leur procurer une audience favorable. Ils l'attendirent encore quelques tems , ce moment si désiré , qui devoit remplir tous leur vœux. Il y avoit sept jours qu'ils étoient partis de la prairie , lorsque cette audience leur fut promise pour le soir. Ils virent en effet le grand Roi sur son Trone d'or tout brillant des pierres les plus précieuses , tenant dans sa main son Caducée ; environné d'une foule de Ministres & d'Officiers , qui l'adoroient comme de vils Esclaves , plutôt qu'ils ne le servoient en fidèles serviteurs. Eblouis de cet éclat majestueux , les deux Etrangers s'approchèrent en tremblant , s'inclinèrent , & attendoient quelques paroles du Monarque , lors qu'il leur dit : „ Vos vœux ont été exaucés , „ mais avez vous rempli vos promesses ? ” A ces mots , dont leur conscience pénétra sans peine le sens , ils furent glacés d'effroi. HERMES , qui s'en aperçut , leur dit tout de suite , comme pour les rassurer un peu : „ Il y a à une grande distance de ma Capitale du côté de „ l'occident , une montagne escarpée au

„ haut de laquelle est élevé un Temple à
 „ HERMATHENE. (*) Si vous avez affés
 „ de force pour y parvenir ; vous ne de-
 „ vez point défefpérer de réparer le paffé :
 „ Partez. ”

Les deux Etrangers confus , quittent à l'inftant la préfence du Monarque , & dès le lendemain , à la première pointe du jour , ils traversèrent aifément la Ville pour fortir par la porte occidentale. Ils n'éprouvent alors aucun obftacle , ils n'effuient aucune queftion importune , comme lorsqu'il avoit fallu entrer par la porte orientale. Bientot une vaste plaine s'offre à leur vue : Une multitude de perfonnes y marchent plus ou moins vite , & tendoient toutes vers l'occident. Les deux Amis , agités de diverfes réflexions triftes , & du fouvenir amer de tout ce qui s'étoit paffé s'avancoient lentement , fans rien dire. „ Où tendent nos pas , s'écria tout à coup
 „ AGATHON ; que faut il que nous faffions ?
 Obéir au Monarque , repliqua PHILOCHORE , avec un profond foupir , & voir ce qui en arrivera.

(*) MERCURE & MINERVE avoient des temples , qui leur étoient confacrés en commun ,

Fatigués , affoiblis , & tout remplis de sombres images , les deux Crétois étoient successivement devancés , par tous ceux qui traversoient la même plaine par une infinité de routes parallèles. Déjà ils avoient marché tout le jour & une partie même de la nuit , lorsque forcés enfin de prendre du repos , ils entrent dans la Cabane d'un Berger , qui les reçut avec hospitalité. Là ils virent une nombreuse famille , où règnoient la douceur , la paix , & une innocente joie.

„ Que vous êtes heureux , disoit PHILO-
 „ CHORE en lui même , ô vous , dont la
 „ volupté n'a point séduit le cœur , dont
 „ l'ambition n'a point troublé l'ame , qui ne
 „ futes jamais ni trompeurs ni trompés ! Que
 „ vôte fort est digne d'envie ! Mesurant
 „ vos desirs sur les besoins de la nature , on
 „ ne vous voit point courir après des fanto-
 „ mes de félicité , que l'imagination a pro-
 „ duits & qui ne sauroient procurer que
 „ l'aparence trompeuse d'un bonheur chi-
 „ mérique !

Dès que les voyageurs furent un peu remis de leur fatigue , ils se mirent de nouveau en route. A peine cependant PHILOCHORE avoit il la force d'avancer ; AGATHON ne se sentoit guères plus de courage. En marchant , le premier dit à son ami : „ Un feu
 „ ardent me consume , aidés moi , je vous

„ prie, à me soutenir. „ AGATHON, rapel-
 „ lant ses forces abatuës ; apuie son Ami. Ils
 „ continuent ainsi, en perdant beaucoup de
 „ tems, obligés de s'arrêter fréquemment dans
 „ les diverses habitations, qu'ils rencontroient,
 „ & où ils trouvoient plus ou moins de secours,
 „ ou de témoignages de bonté. Six jours
 „ s'étoient à peu près écoulés dans ces pénibles
 „ travaux, lorsqu'ils se virent sur le haut d'une
 „ Coline, qu'ils descendirent avec plus de fa-
 „ cilité. Come ils étoient au bas, & sur les
 „ bords d'un Torrent impétueux, un vieux
 „ Solitaire, qui avoit son habitation dans ces
 „ lieux, vint à leur rencontre. „ Jeunes Voya-
 „ geurs, leur dit-il, vous paroissés l'un &
 „ „ l'autre épuisés & malades : Venez, & re-
 „ „ posés vous dans ma retraite tranquile. „
 „ Rassurés par les bontés & les soins du Soli-
 „ taire, ils lui contèrent leur aventure, leur
 „ imprudence, leurs malheurs, & leurs des-
 „ seins. „ Pour monter au Temple d'HER-
 „ „ MATHE'NE, leur répondit-il, qui est au
 „ „ delà de ce Torrent, & au fomet de la mon-
 „ „ tagne, que vous voyez, vous avez besoin
 „ „ mes enfans, de courage & de force. Vous
 „ „ trouverez à quelque distance, le Temple
 „ „ de la Déesse HYGIE (*): Offrez lui vos

(*) HYGIE, OU HYGE'NE, fille d'ESCULAPE, étoit adorée come la Déesse de la santé.

„vœux: Elle seule peut vous aider.„ Après avoir pris congé du vénérable Solitaire, ils partent de grand matin, & arrivent au milieu du jour vers le Temple d'HYGIE. Ils commencèrent par se purifier, selon l'usage, dans les eaux pures de la fontaine sacrée, sous un vaste portique, où étoient peints les divers excès des hommes & les passions dérèglées, par lesquelles ils détruisent leur santé, ce présent précieux du Ciel, qui, une fois perdu, ne peut plus être recouvré. Delà ils passèrent dans le Temple, & offrirent leurs prières & leurs hommages à la Déesse salutaire. Enfin elle fit entendre sa voix du milieu de l'Autel:

„Je soulage & je console, leur dit elle,
 „les humains dans les maux, qui viennent
 „de la foiblesse de leur constitution na-
 „turelle; mais je n'ai point de remède
 „contre les maladies, que les hommes
 „insensés s'attirent par leur imprudence,
 „ou leurs excès. Jeunes gens passés le
 „Torrent, come les autres, & tachez de
 „monter à HERMATHE'NE.„

Consternés à ces mots, les deux Amis sortent du Temple avec douleur & suivent les bords du Torrent, jusqu'à ce qu'ils trouvent un gué favorable. De l'autre côté, une multitude de sentiers tortueux, s'offrent à eux, au travers des bois & des

brouffailles. Ils tendoient tous au sommet de la montagne. Ils prirent le premier qui se présenta. Déjà le Soleil étoit caché derrière la montagne. Ils montoient avec peine , lors qu'ils rencontrèrent diverses personnes , qui se trainoient encore plus languissamment qu'eux ; bientôt d'autres qui étoient prêts d'expirer ; enfin plusieurs , qui étoient étendus morts. Effrayés à la vue de ce spectacle , ils se détournent & enfilent un autre sentier , où ils voient les mêmes objets. Ils en effaient ainsi plusieurs autres , & par tout ils sont frappés des mêmes horreurs. L'obscurité de la nuit , qui tombe , augmente leur trouble & leur effroi. Un orage survient ; bientôt ils n'aperçoivent le sentier , où ils marchent , qu'à la faveur des éclairs : La montée devenoit d'un moment à l'autre plus roide & plus difficile : Ils tombent à chaque instant , & ne se relèvent qu'avec éfort , en s'aidant mutuellement : Presqu'à chaque pas ils sont arrêtés par des mourans ou par des morts. Leur Ame ébranlée , troublée enfin tombe dans le désespoir. Dans leur détresse , ils implorent JUPITER , MERCURE , & tous les Dieux ; ils ont recours à ACHLYS (*), la triste Déesse des ténèbres : „ O Crète , ô Crète , s'écrioit

(*) Déesse de l'obscurité.

„PHILOCHORE , d'une voix entrecoupée,
 „ô Patrie, ô Parens, ô sages Conseils d'E-
 PIME'NIDE, ô demandes funestes, ô faci-
 „lité imprudente d'AGONIUS! „ AGATHON
 cherchoit encore à consoler son Ami. Mais
 enfin ne pouvant plus se soutenir, ils tom-
 bent l'un & l'autre à terre. La sombre
 Epouse d'ERE'BE (*) en eut pitié : Elle les
 enveloppe de ses voiles : Elle les plonge
 dans un profond sommeil, unique ressource
 des infortunés, réduits au désespoir. Dans
 cet instant MERCURE comande, & la même
 nuée, qui les avoit transportés, les couvre,
 les saisit, & les raporte dans leur Patrie.

PHILOCHORE & AGATHON furent fort
 étonnés à leur réveil le lendemain matin,
 de se trouver étendus sous un des Perystiles
 du Temple de MERCURE en Crète. Le Pon-
 tife AGONIUS survient dans le même instant,
 leur aide à se relever, & leur parle en ces
 termes : „Le Dieu qui vous a transportés
 „dans la Planette, vient de me révéler votre
 „couduite imprudente : C'est l'image de la
 „vie de la plupart des hommes. Le tems
 „que vous avez passé sans réflexions dans
 „l'Hospice, est un emblème de la vie trop

(*) La NUIT, Fille du CIEL & de la TERRE,
 Déesse des ténèbres, épousa EREBE, Fleuve des
 Enfers.

„ souvent inutile du premier Age : C'est là
 „ légèreté de l'enfance & de la première jeu-
 „ nesse. Dans le séjour de la prairie vous
 „ avez un tableau de la dissipation, & des
 „ erreurs d'une jeunesse, coulée dans les
 „ plaisirs ou la volupté. A cet âge succède
 „ celui de l'ambition, qui, satisfaite ou re-
 „ butée, est toujours accompagnée de dé-
 „ gouts, d'amertumes, ou de revers. Le
 „ déclin de la vie suit, où arrivent en foule,
 „ les infirmités, les maladies, les douleurs,
 „ le triste repentir & la mort. Profitez des
 „ leçons, que la Divinité propice à voulu
 „ vous donner Mais je vois EPI-
 „ ME'NIDE, qui survient ; je vous aban-
 „ donne à la sagesse de ses Conseils : Heu-
 „ reux si vous avez le courage de les suivre ! „

Au même instant le Philosophe tendit la main à l'un & à l'autre & leur dit : *Vous n'etes point revenus à moi, come je l'avois espéré : Auriez vous été effrayez des soins, des efforts, & des travaux, que j'ai exigé de vous, pour acquerir la science & la sagesse ? Si le travail est grand, les motifs ne le sont pas moins pour toute Ame noble & élevée : L'amour de la Patrie peut vous soutenir, & celui de la gloire doit enflammer vos Ames, si des inclinations basses n'en étouffent pas le feu divin. Venez, mes chers Amis, & je vous montrerai dans les sentiers de la diligence &*

de la vertu, la route sûre, qui conduit au bonheur & à l'immortalité.

Instruits par leurs malheurs, PHILOCHORE & AGATHON suivirent EPIMENIDE avec le ferme dessein de profiter de ses salutaires leçons. Ils passèrent deux ans auprès de lui, dans la retraite, les veilles, & l'étude; ils devinrent ainsi dans la suite l'ornement & le soutien de la Patrie, qui les chérissoit & les respecta pendant leur vie, & qui les célèbre encore après leur mort.





L E T T R E

A U X E D I T E U R S .

SUR CICERON ET SENEQUE.

M E S S I E U R S ,

JE me rencontrai dernièrement avec quelques amis, gens de lettres. La conversation tomba sur CICERON & SENEQUE : On demandoit lequel des deux méritoit la préférence. Il ne s'agissoit que de leurs Ecrits philosophiques & moraux ; car quant aux *Oraisons*, n'en ayant point de SENEQUE, elles ne devoient pas entrer dans le parallèle.

Les sentimens furent fort partagés. Un des plus zélés partisans de CICERON crut ne pouvoir mieux amener tous les suffrages au sien, qu'en récitant avec un feu admirable un assez long morceau de ce Prince de l'Eloquence latine ; c'est ainsi qu'il se plaisoit à le titrer avec le public. Le morceau fut généralement admiré, même de ceux qui se déclaroient pour SENEQUE. Vous n'avez pas mal, disoient-ils, choisi

choisi votre échantillon ; mais votre admirable déclamation n'y a pas peu ajouté de prix. Là dessus un des partisans de **SENEQUE** se fait aussi tôt des écrits de ce Philosophe , & lut à la compagnie une partie d'une de ses Epitres sur le meme sujet ; c'étoit sur *la Mort* ; matière assurément très susceptible de pathétique. Je ne vous séduirai point, **MESSIEURS**, dit-il , par ma déclamation ; aussi bien ne saurois-je égaler en cela mon charmant antagoniste ; mais mon Auteur n'en a peut être pas besoin. Toute la compagnie fut pareillement enchantée de ce morceau. Les éloges qu'on en fit furent pourtant entremêlés de quelque critique : On l'avoit fait de même de celui de **CICERON**. Conclusion : Chacun resta dans son idée , & la préférence qu'on avoit donnée à l'un & à l'autre de ces écrivains , entraîna également celle de leurs échantillons respectifs. Voilà les homes : On prend parti , & rarement en revient-on.

L'idée m'est venue, **MESSIEURS**, de traduire ces deux morceaux & de vous les envoyer. Peut être que cette invitation à quelques uns des lecteurs de votre Journal, Juges compétens, nous procurera par ce même canal une décision impartiale, rai-

sonée, & si lumineuse, qu'elle nous captivera tous. D'ailleurs la matière par elle-même est des plus intéressantes pour chacun, & votre Journal pourroit être en quelque sorte l'éminence du haut de laquelle CICERON voudroit exhorter les homes à ne plus craindre la mort. Quoi qu'il en soit, & pour m'en tenir à la décision que je cherche, nos Juges me permettront bien de leur faire observer ici qu'elle a deux objets : L'un la préférence à donner à CICERON ou à SENEQUE en général; & l'autre, celle que doit mériter l'un de ces deux échantillons en particulier; car la première décision n'emporte pas nécessairement la seconde.

Et pour bien éclaircir la première question, on leur demande, si, quant à la pure latinité, CICERON mérite peut être la palme, sur SENEQUE, Espagnol de naissance, celui-ci ne la mériteroit point aussi sur son rival, quant à la vivacité, le tour, & la précision du stile, de même que quant à la délicatesse, la richesse & l'abondance des pensées?

A en juger sans prévention, ne viendra-t-on point en éfet, que le stile de CICERON, sur tout dans ses ouvrages philosophiques, est quelques fois lâche, obscur & peu concis, & que de plus son énorme

prolixité n'est rien moins qu'une beauté. Que si l'on relève avec raison à SENEQUE quelques pointes, certaines pensées affectées & trop recherchées, faudra-t-il étendre cette critique sur tout ce qui en a l'air, & nombre de ces endroits ci ne feront ils pas en effet de vraies beautés, plus rares dans CICERON? Enfin en lisant les écrits de l'un & de l'autre, lequel des deux paroît sur tout être le plus pénétré de sa Philosophie, & parler de la plus grande *abondance du cœur*? Ici nos Juges ne se laisseront sans doute point surprendre par un *quolibet* si rebatu, par où l'on prétend si fort rayaler SENEQUE: *Le beau Philosophe*, dit-on, *qui prêchoit la pauvreté, avec d'immenses richesses!* Tout le spécieux de ce reproche pourra-t-il tenir, contre ce que SENEQUE nous dit lui même là dessus à sa justification dans son *Traité du Bonheur* (*); contre le discours qu'il tint à NEKON, dans lequel il se plaint de l'immenfité des richesses dont il l'avoit comé acablé, & le prie de les reprendre, & de le décharger d'un tel poids; discours qui nous est rapporté par TACITE (**), Histo-

T 2

(*) *De vita beata, cap. 17. &c.*

(**) *Annal. lib. 14.*

Rien contemporain, sincère & véridique ; s'il en fut jamais, ayant écrit, come il le dit fort bien lui même, *sine ira & studio*, sans haine ni affection particulière ; discours, outre cela, dont BOËCE nous confirme la vérité & la sincérité, dans les termes les plus formels (*). Mais j'ai tort de m'étendre ici là dessus, & je n'avois qu'à renvoyer à la vie que M. DE LA BEAUMELLE nous a donnée de SENEQUE, où tout ceci se trouve fort bien déduit, avec d'autres raisons encore ; vie que lui même a extraite de celle qu'on lit dans *juste Lipse* ; tellement que pour un garant, & un garant de poids j'en ai deux.

Je ne pensois d'abord, MESSIEURS, qu'à proposer tout uniment ma question à nos Juges, sans faire absolument conoitre de quel côté je penchois ; mais je vois qu'insensiblement je me suis dévoilé. Il n'y aura pas grand mal : Quand même je ne garderois pas l'incognito, le suffrage d'un home aussi ignoré que je le suis hors de ma petite patrie est incapable de les séduire ni de les corrompre.

J'ai l'honneur d'être &c.

(*) Seneca opes suas tradere Neroni, teque in otium conferre conatus est. *Consol. Philos. lib. 3. pros. 5.*

C O N C L U S I O N .

DE LA Ire TUSCULANE DE CICERON.

LES homes auroient besoin qu'on les haranguat, come du haut d'une éminence, & qu'on y déploiat tout ce que l'éloquence a de plus mâle, pour les exhorter à desirer la mort & à s'en réjouir, ou du moins à cesser enfin de la craindre. Car si dans ce jour fatal nous ne sommes pas anéantis, & que ce ne soit pour nous qu'un changement de séjour, quoi de plus desirable? Et si même la mort nous détruisoit & nous anéantissoit entièrement, ne seroit ce pas toujours un bien, de s'endormir ainsi d'un doux sommeil, qui seroit pour nous un éternel repos de tous les travaux de cette triste vie. *Que personne, dit là dessus nôtre bon ENNIUS, que personne n'honore ma cendre de ses larmes!* Paroles bien plus sensées que celles de SOLON, ce Sage si renommé, qui souhaitoit que sa mort fut à ses Amis un sujet de deuil, de larmes & de gémissemens.

Pour nous, lors que nous croirons que Dieu nous appelle à sortir de ce monde, nous lui obéirons avec joie & avec actions

de grâces, nous regardant come un captif dont on vient briser les fers, & que l'on tire de prison; soit pour nous faire retourner pour toujours à nôtre patrie & à nôtre vrai domicile; soit que privés de tout sentiment nous soions par cela même délivrés de toutes les peines & misères de cette vie.

En attendant, regardons constamment ce jour, si affreux pour le comun des homes, come un jour vraiment heureux pour nous, & gardons nous de jamais réputer pour un mal, rien de ce qui est décrété, soit par les Dieux, soit par la Nature nôtre bone Mère. Nous ne sommes point en éfet la production d'un aveugle hazard; mais très certainement il y a une force & une puissance secrète & intelligente, qui a voulu du bien aux homes; & qui ne les a pas créés & si bénévolement nouris & conservés, pour qu'après avoir effuié toutes fortes de travaux, ils tombassent enfin dans la mort, come dans un goufre & un malheur éternel. Envisageons plutôt la mort come un port & un azile heureux qui nous a été préparé: Et que ne pouvons nous déjà y cingler à pleines voiles! Mais quelque balotés que nous soions par les vents contraires qui nous en éloignent encore, tôt ou tard nous y

arriverons pourtant nécessairement; & ce qui est ainsi pour tous les homes d'une absolue nécessité, pourroit il jamais être un mal à aucun d'entr'eux?

E P I T R E

CII D E S E N E Q U E .

SI c'est nous être fâcheux, que de nous réveiller au milieu d'un beau rêve, puis que c'est nous ravir un plaisir, qui, bien qu'illusoire, nous affecte néanmoins autant que s'il étoit réel, je vous dirai que votre Lettre m'a fait grand tort, en ce qu'elle m'a tiré d'une charmante méditation, que sans cela j'aurois prolongé davantage. Je prenois plaisir à m'entretenir en moi même de l'immortalité de l'Ame, & même à la croire; déferant en cela au sentiment de tant de Grands homes, qui nous assurent une si aimable vérité, plutôt que de s'amuser à la prouver. Me livrant à une si grande espérance, déjà je me dégoutois de mon corps, je ne sentoie plus que du mépris pour le reste d'une vie caduque, & je m'élançois dans cette éternité sans fin, quand tout à coup votre

Lettre est venue m'interrompre dans de si ravissantes pensées. Mais j'y reviendrai & m'en dédomagerai, dès que je vous aurai répondu.

SENEQUE répond ici à la question que lui faisoit son Ami, *Si la célébrité de notre nom après la mort doit nous toucher.* Après quoi il continue ainsi :

Quand ce jour viendra, qui séparera ce mixte du céleste & du terrestre, qui constitue l'homme, je laisserai gaiement mon corps où je l'ai pris, & m'envolerai vers les Dieux. Ce n'est pas que dès maintenant j'en sois éloigné; mais le poids de ce corps terrestre & grossier m'empêche de jouir de leur ravissant comerce. Le tems qui nous arrête ici bas dans ce corps mortel, n'est que come le prélude d'une meilleure vie. Come pendant neuf mois nous sommes enfermés dans les flancs de nos mères, où nous sommes préparés, non pour y rester, mais pour ce monde où nous entrons au sortir de là, dès que nous sommes capables de respirer, & de supporter le grand air; nous devons regarder de même le tems qui s'écoule dès notre enfance jusqu'à la vieillesse come une préparation à une nouvelle naissance. Une autre vie, un autre monde nous attend.

Nous ne pouvons encore contempler le ciel que de loin, & nous ne sommes pas encore susceptibles de sa vie. Envisagez donc sans éfroi vôte heure fatale; elle n'est la dernière que pour le corps, & nullement pour l'ame. Tout ce qui vous environne regardez le dès là come des meubles d'un logis où vous ne faites que passer. Il faut continuer la route. Nature vous secoue & vous dépouille au fortir de cette vie, come elle le fit quand vous y entrates; elle ne vous permet pas d'en emporter rien de plus que ce que vous y aportates; & de ceci même elle vous en fera poser une bone partie: Elle vous dépouillera de vôte peau, de vôte envelope extérieure; elle vous dépouillera de vôte chair, de vôte sang qui y coule de toutes parts, de vos os & de vos nerfs qui soutiennent & affermissent cette molle substance. Oui, je le réitère, ce jour que vous redoutez tant, come s'il devoit être le dernier, est celui de vôte naiffancé pour l'éternité. Posez tous ces fardeaux: Qu'hésitez vous? Ne vous a-t-il pas fallu quitter de même le corps qui vous renfermoit la première fois. Vous reculez, vous regimbez! Il est vrai qu'alors aussi vous ne parvintes au jour qu'an

moien des grands efforts de votre mère. Vous soupirez, vous pleurez ! Ces pleurs aussi se font ouïr à la naissance de chaque enfant ; mais alors vous étiez excusable ; vous ne conoissiez encore rien ; vous sortiez d'un sein chaud & tendre, & le grand air ne pouvoit que vous éprouver. De plus, les mains rudes qui vous reçurent ne pouvoient que blesser un corps si délicat, & qui n'y étoit point accoutumé ; tout devoit vous étonner. Mais maintenant il ne doit pas vous être si nouveau de vous séparer de ce dont auparavant vous faisiez partie. Quittez donc gaiement des membres déjà superflus, & ce corps où vous avez assez longtems habité. Il se dissoudra, il sera détruit. Pourquoi vous en attrister ? N'est-ce pas l'ordinaire ? L'enveloppe de tous ceux qui naissent ne périt elle pas aussi ? Pourquoi tant chérir tout cela, come si c'étoit vous même ? Ce n'est que votre enveloppe. Le jour vient, qui vous sortira de ce triste logis, come d'un ventre ténébreux, sale & puant, pour vous introduire dans le monde de la lumière. Aspirez y déjà dès à présent, & volez y d'avance par vos pensées, regardant come étrangéres les choses mêmes d'ici bas qui vous y sont nécessaires : Il faut les quitter

Comme tout le reste. Comencez à élever votre esprit à quelque chose de plus grand & de plus sublime. Un jour les mystères de la nature vous seront dévoilés ; les ténèbres de cette vie se dissipent , & la lumière vous resplendira de toutes parts. Quel ne sera pas l'éclat lumineux de tant d'Astres réunis ! Nul ombre n'obscurcira plus la sérénité de l'air ; le Ciel brillera également par tout. Le jour & la nuit sont des vicissitudes de ce bas monde. Alors vous direz que jusques là vous n'aviez vécu que dans les ténèbres, quand, de tout votre être, vous contemplez à plein la lumière, que vous n'entrevoiez ici bas que très obscurément, par vos deux si petits points visuels, & qui, nonobstant un si prodigieux éloignement, vous cause néanmoins tant d'admiration. Que sera-ce quand la lumière divine vous resplendira de toutes parts, & qu'elle même fera votre séjour !

De telles pensées ne peuvent souffrir dans l'ame rien de grossier, rien de bas, rien de féroce. Elles nous représentent les Dieux come témoins de toutes nos actions ; elles nous portent à rechercher leur approbation, & à nous préparer ainsi à jouir de leur ravissant commerce ; elle ne nous

laissent plus voir que l'éternité ; & dès qu'une fois l'ame l'a saisie, ni la trompette guérière, ni les plus formidables armées, ni les menaces les plus terribles, ne sont plus capables de l'émouvoir. Que pourroit craindre, celui pour qui la mort même est une vive espérance ?





LE VRAI TALISMAN

CHAPITRE III.

Conseils de Sagesse.

CONOITRE les homes, dit le Vieillard à MORNAY, & favoir vivre avec eux, c'est le caractère du vrai Sage. Laquelle de ces deux sciences est la plus aisée à acquérir? Je ne saurois le décider. La première me semble plus difficile que la seconde; quoique celle-ci soit entièrement dépendante de l'autre. Cette étude est cependant absolument nécessaire; c'est avoir fait beaucoup de chemin dans les voies de la sagesse, que de s'y appliquer de bonne foi, & je regarde come très heureux celui qui conoit les moyens efficaces, pour s'acheminer vers l'un de ces deux objets. La plupart manquent le but, par trop d'activité, & passent au delà des bornes, par une course trop rapide: Ils deviennent Misantropes, & leur vrai caractère est la folie.

Un home sage, qui ne consulte que le bon sens, se sent obligé de vivre avec les

homes, c'est la loi de la Nature. Il tache donc d'y vivre du mieux qu'il lui est possible. S'il ne peut pas le faire come il devroit, ou come il voudroit, il doit en suivant la raison pour ce qui le regarde personnellement, & en pratiquant la vertu, se dédomager des peines que lui causent les fantaisies ridicules & les désordres de la Société: Il faut seulement qu'il s'applique à conoitre ceux qui font autour de lui, pour se prêter, avec plus de circonspection, à leur génie.

Pour conoitre les homes, il faut vivre avec eux. L'home de bon sens, qui s'applique à ce grand ouvrage, doit s'acomoder au siècle dans lequel il vit, pour tout ce qui n'a pas une relation essentielle aux mœurs. Il adopte quelques façons de parler, quelques cérémonies, des parures, des ornemens, des opinions même, que l'usage & la bienséance requise rendent presqu'indispensables, à cause de la généralité. Quand même il y trouveroit dans le fond beaucoup de ridicule ou de superfluité, & qu'il croiroit les anciennes coutumes plus sensées que celles de son tems, il ne doit abhorrer que ce qui sert à autoriser le vice, & qui en est souvent une suite étudiée. Il n'y a point de siècle qui diminue le prix de la vertu.

Il est vrai qu'on ne la reconoit plus qu'imparfaitement atjourd'hui. On y a substitué des loix odieuses, des coutumes affectées, qui lui sont entièrement contraires. Il est même très difficile, qu'un homme vertueux parvienne à se faire goûter & à recevoir quelque aplaudissement. Etre sincère, tenir sa parole, ne point promettre, quand on ne veut point acorder, ce sont d'anciens usages, que peu de personnes pratiquent. L'homme de bien est un homme du vieux tems, que l'on n'aime pas toûjours, & que l'on imite encore moins.

Il ne faut pourtant pas qu'un homme sage quite ses semblables & les fuie, parce que leur goût est dépravé & leurs mœurs corrompues. Personne n'ayant été créé pour vivre seul, personne ne peut renoncer à la Société, sans devenir criminel. L'homme de bien est encore plus astringé à cette loi, que tout autre, par les secours que sa vertu peut donner à ses concitoyens. Ce devoir l'oblige à adopter une politique sensée, qui sans répugner à la sagesse, puisse le faire vivre avec ceux à qui il doit être utile.

Il faut avoir de la sagesse pour soi, & quelques dehors de folie pour les autres. Tous les hommes étant fous, un homme de bon sens doit le paroître quelquefois avec

eux, sans aucun préjudice; au lieu que s'il est sage tout seul, s'il est trop circonfpect, il passera pour plus fou que tous les autres, & manquera la confiance qu'il doit se concilier.

Il est des occasions où la plus grande sagesse consiste à n'en point faire paroître; mais il ne faut pas se prêter jusqu'aux imperfections vicieuses. Il convient de faire l'aveugle à propos, crainte d'être trouvé ridicule. L'amour propre des homes souffre, quand ils se voient avec quelqu'un d'un mérite supérieur, qui en les forçant de reconnoître ses vertus, leur fait sentir leur imperfection. En se proportionant à la portée & au caractère de tous ceux avec qui on se trouve, sous l'apparence d'une simplicité étudiée, suivant les circonstances, on parvient à l'estime générale; les autres se montrent mieux au naturel & sans gêne: C'est ainsi qu'on peut les voir tels qu'ils sont.

Cette circonspection semble même être essentielle à la politesse. A peine pourroit-elle être moins scrupuleuse vis à vis des personnes que l'on fréquente familièrement. Or la politesse est nécessaire à l'égard de tout le monde; & plus on aura de bon sens, plus on se piquera d'être poli.

La politesse est indispensable pour le maintien de la Société: Bien loin d'être opposée à la sagesse, elle en est l'ouvrage & l'ornement, puisqu'elle concilie la bienveillance. Je ne voudrois pas même que tu négligeasses entièrement certaines civilités d'usage, dont le principe est un motif honête & qui ne deviennent criminelles que par l'abus. La réputation d'impoli expose à la haine, ou au mépris; il vaut mieux pêcher par excès, que par défaut; ce qui seroit attribué à orgueil ou à grossièreté: Il faut seulement se garder de l'affectation, qui dégénère bientôt en mensonge.

La politesse ne doit pourtant pas être égale à l'égard de tout le monde sans distinction; ce qui deviendroit une injustice; bien loin de rendre estimable, elle exposeroit peut-être à une espèce de mépris. On fait peu de cas de ces politesses outrées; elles sont à charge, & peu s'en faut, suivant les gens à qui on s'adresse, qu'ils ne les regardent come des impostures & une adulation dangereuse.

La politesse est indispensable à l'égard de tout le monde, elle doit diférer du plus au moins, suivant les personnes & les circonstances. Le plus sûr moyen d'être

honoré, étant d'honorer soi-même ceux avec qui l'on vit, il faut encore être poli à l'égard de l'ennemi jaloux, qui cherche à vous nuire. L'homme sage ne doit pas le négliger; il paroît alors au dessus de la haine & de la vengeance.

C'est une mauvaise méthode de marquer trop de mépris pour celui dont on a reçu quelque tort: L'homme sage lui témoigne plus de politesse, à mesure qu'il en est plus offensé: Par là, il le met, presque toujours, dans la nécessité de reconnoître son injustice; & loin de lui fournir de nouvelles armes pour nuire, il s'en fait quelquefois un ami.

Je ne prétens cependant pas qu'on oublie les offenses qu'on a reçues; mais il ne faut se les rappeler que pour se précautionner contre celles qu'on pourroit recevoir encore. Je ne trouve de grandeur d'ame, que dans le pardon: Il est aussi noble de l'accorder généreusement, que lâche de chercher à se venger.

Il ne faudroit pas même se montrer trop insensible: Les injures qui pourroient ternir la vertu ou flétrir la réputation d'homme de bien, qui est le vrai honneur, doivent affecter le Philosophe, ainsi que les autres. N'être jamais fâché d'un tort réel, c'est être moins sage, que stupide; ce n'est

pas être home. Ce caractère est fondé sur l'indolence, ou le peu de jugement, ou sur l'insensibilité d'une ame vile. Il faut paroître sensible dans certaines circonstances, pour arreter la hardiesse de certains impertinens, dont toute la science & le mérite est de tourner en ridicule des gens qu'ils devroient respecter. Ils ont l'ame insensible aux belles qualités; votre générosité ne sauroit les désarmer: Ils feront à votre égard come les oiseaux, qui se jouent autour d'un épouvantail, dont ils ont reconu la parfaite inaction.

C'est encore par une suite du principe que j'ai établi, qu'il faut dissimuler ses mécontentemens & se plaindre le plus rarement qu'il est possible. Ces marques de ressentiment sont presque toujours nuisibles, irritent l'ennemi qui en est l'objet, & en réveillent quelquefois de nouveaux. Il est des gens qui s'étudient à conoitre l'endroit sensible d'un home, pour en faire leur profit; les plaintes le découvrent cet endroit sensible; un méchant, qui les entend, saura bientôt en profiter pour nuire, surtout s'il en doit attendre quelque avantage. L'exemple qu'on lui met devant les yeux sert de modèle, justifie, en quelque façon, l'offense qu'il vous fait, & vous met bientôt hors d'état de pou-

voir être vengé. Le nombre d'ennemis obscurcit l'innocence, & fait d'autant plus facilement paroître coupables, qu'il y a plus de perſones qui s'autoriſent à vous nuire. Les homes ſont faits de façon, qu'ils cherchent plutôt à accroître mutuellement leurs infortunes qu'à ſe ſoulager.

Il ne faut pas moins de circonſpection dans la conduite qu'on doit tenir avec ſes amis. Une confiance aveugle peut devenir nuifible, parce qu'il en eſt peu d'aſſez ſincères, pour être conſtans. Il arrive tous les jours, que ceux qui étoient les plus amis, deviennent des ennemis mortels.

L'indulgence eſt ſurtout néceſſaire à leur égard; il faut détourner bien des ſouçons, dans leſquels il ſeroit facheux d'avoir trouvé de la réalité. Vouloir trop approfondir la conduite de ſes amis, pour toucher au doigt tous les motifs qui les font agir, c'eſt vouloir ſe mettre dans le cas de ne trouver plus perſone digne de confiance. Il eſt des choſes qu'on doit s'efforcer d'ignorer, bien loin de les éclaircir. Il faut fuir des vérités facheuſes, dont la connoiſſance nuiroit infailliblement à notre tranquillité, & peut-être à nos intérêts. Une certitude aſſigeante me ſemble pire qu'un doute, & même qu'une erreur, qui favorife notre repos.

Les homes n'ont que trop de dispositions à se nuire: Ils se haïssent plus facilement qu'ils ne s'aiment avec zèle & sincérité; enforte qu'il faut ménager, non-seulement les énemis déclarés, mais encore ceux qui peuvent le devenir. Rompre ouvertement avec ceux qui passioient pour amis, c'est porter atteinte à sa réputation & à son bonheur. Ce nouvel éne-mi, dans les premiers accès de sa colère, se servira de tous les moyens qu'il aura en main, pour vous nuire; les secrets que vous lui aurez confiés, seront des armes assurées qu'il emploiera, pour satisfaire sa fureur.

Outre cela, au premier éclat de la rupture, d'autres faux amis, come celui que vous venez de reconoitre, attiseront le feu de la division, & vous ferez heureux, s'ils ne se tournent pas contre vous. Les témoins de vôtre rupture en parleront, selon qu'ils seront affectés pour vous, ou pour vôtre adverfaire, & presque tous décident sur leurs aveugles préjugés, plutôt qu'à la suite d'un jugement mûr & solide. Ils n'examineront pas lequel de vous deux a réellement tort; les aparences sont contre vous, ils vous condannent.

Il faut, par conséquent, déguiser les su-

jets de mécontentement, que l'on peut avoir; s'ils sont assez considérables, pour exiger une rupture inévitable, s'y disposer peu à peu, par le refroidissement; par ce moyen, on la rend moins frappante, & souvent excusable; on a le tems d'y préparer les esprits, & on évite le coup d'éclat, qui allume la critique.

Se défier tout à coup d'une personne, en qui l'on avoit mis sa confiance, c'est lui faire une insulte trop vive, pour qu'il n'en marque pas son ressentiment, quand même il se conoit coupable. La défiance doit être ménagée prudemment. Si votre ami vous en donne un véritable sujet, ne le lui faites pas conoitre; mais tâchez de vous dégager de lui, come d'un traître, qui deviendroit furieux, s'il se voioit découvert, parceque son crime est d'autant plus noir, qu'il a abusé des droits de l'amitié, qui sont les plus sacrés.

Une conduite également prudente, & qui a beaucoup de succès, c'est, en dissimulant les torts qu'on a reçûs, de publier hautement les bons offices de ceux qui vous ont servi. Ils sont ainsi payés de leurs bienfaits, & vous en feront, peut-être, de nouveaux, pour en recevoir le même salaire: L'aplaudissement dont ils

jouiront pourra même engager les autres à vous être utiles.

L'amour propre est maintenant le premier mobile des bones actions de la plupart des homes : S'ils font du bien à quelqu'un , ils veulent qu'il soit public , & sont plus généreux par affectation , que par grandeur d'ame. Insensés ! cœurs sans délicatesse ! Ils se payent de leurs propres mains , & perdent tout droit à la reconnaissance.

La prudence de celui qui a besoin de trouver des bienfaiteurs doit nécessairement leur donner des éloges , pour les flatter & les nourrir dans des dispositions , qui tendent à l'utilité. Un ennemi même , qui penseroit plutôt à nuire qu'à servir , voyant que le mal qu'on vous feroit tomberoit dans l'oubli , & que le bien que vous recevez , est au contraire exalté publiquement , sera , peut être , jaloux de partager cette gloire , & vous servira , par amour pour lui même.

Il ne faut pas cependant que les éloges , qu'on donne à un bienfaiteur , aient d'autre objet que la vérité ; ce seroit autrement une basse flatterie , que la sagesse condamne. Il faut exalter le bienfait reçu , dans les bornes de son étendue ; c'est un

devoir de reconnoissance; mais l'exagérer; ce seroit une imposture.

- Il faut observer les mêmes loix, dans les éloges que l'on done à un home, qui a pratiqué le bien; car il est nécessaire qu'il en reçoive, pour être encouragé; parceque la vanité est mêlée dans les motifs des meilleures œuvres qu'on fait aujourd'hui, & il y a plus de gens, qui paroissent vertueux par un principe de vaine gloire, que par pureté d'ame. Le Sage doit se prêter à leur foiblesse, pour les retenir dans cette pratique, en vûe du bien qui peut en résulter, & gémir ensuite, à part lui, d'une dépravation aussi honteuse à l'humanité.

Il est de la prudence d'être aveugle sur les défauts de ceux avec qui l'on vit, d'être complaisant à parler de leurs bones qualités, & de ne blâmer que les vices, qui nuisent à la Société. Par là on se fait des amis, on ralentit l'activité des énemis, on done lieu à de bones actions, & on fait faire naître le bien, du sein même de la corruption: Admirable industrie, qui met quelque ressemblance entre le Sage & la Divinité!

A cette pratique, il faut ajouter l'adresse avec laquelle on doit ménager la vérité. Il est dangereux de la dire trop

naïvement en toute occasion : Personne ne se plaint à l'écouter, quand elle condamne quelque imperfection, & maintenant encore moins que jamais. Cependant le Sage, qui hait toute apparence de mal, ne mentira point, quand il sera obligé de dire son sentiment : C'est alors qu'il a besoin d'une prudence qui tienne de l'art.

La même vérité plaît dans la bouche de quelques uns, & offense dans la bouche des autres : Elle flatte, ou elle blesse, sous tel ou tel aspect. Ainsi, quand on la dit devant ceux qu'elle regarde, il faut la colorer & l'adoucir de façon, que les principaux traits ne se fassent sentir que par la réflexion. Si on parle à un homme judicieux & pénétrant, il la sentira au premier signe, & vous aura une espèce d'obligation de votre retenue,

Un autre moyen, plus prudent encore, de dire la vérité, sans qu'elle offense, c'est de l'appliquer à une personne tierce, à un absent, à celui qui n'est plus, ou qui n'a jamais été. La conformité obligera ceux à qui vous l'adressez indirectement, de se l'approprier, parce qu'ils se reconnoîtront dans le portrait que vous ferez : Alors sans insister, il faut se taire, qu'ils l'aient comprise, ou non ; crainte de paroître affecté.

314 JOURNAL HELVETIQUE

Une vérité qui plait peut se dire plus hardiment, mais avec retenue aussi. Il vaut mieux dire moins que trop; l'exagération feroit soupçonner moins de sincérité, & pourroit ofenser celui qui en est l'objet. Il vous acuseroit d'être peu certain de son mérite, & votre doute lui paroitroit une vraie injure. Louer avec excès, c'est souvent marquer un jugement faux; on se nuit ordinairement à soi même. L'exagération, dans le plus ou dans le moins, diminue ou augmente le prix des choses.

Ces gens qui vous acablent par des complimens outrés & sans bornes, doivent toujours vous paroître suspects; ou ils se jouent de vous, ou ils veulent vous trahir plus sûrement. Aussi faut-il être plus prudent que simple, dans la foi que l'on ajoute à ce qu'on entend dire. L'homme de bien est le plus facile à être trompé, s'il ne s'arme d'une sage défiance. Celui qui hait souverainement le mensonge, ne s'imagineroit jamais, & croit difficilement que celui qui lui parle, soit dans le dessein de tromper. On est trahi plus souvent, pour être trop honête homme, que pour être un sot.

La lenteur à croire ce que l'on vous dit, est la preuve d'un jugement juste & solide,

à l'effet d'une prudence achevée; mais on tombe dans une autre extrémité également nuisible, si on paroît se défier trop du témoignage d'autrui. Il regardera votre défiance come un affront; c'est même une impolitesse blâmable: C'est acuser celui qui vous parle, de vouloir vous en imposer de propos délibéré, par une basse imposture, ou d'être peu judicieux sur ce qu'il a crû lui même avec trop de bonne foi, faute d'examen ou de pénétration.

Croire tout ce qu'on entend dire, c'est sottise; s'obstener à ne rien croire, ce seroit ridicule. Je parle uniquement des choses humaines, qui n'ont raport qu'à la Société: Il y en a de si claires, qu'on ne peut les révoquer en doute, sans paroître obstiné & sottement prévenu d'avoir plus de sagacité que les autres.

Au reste, ne soyez pas assez franc, pour qu'un autre, abusant de votre sincérité, s'enhardisse à prendre le parti de devenir traître & coquin. Il faut tâcher de concilier la simplicité de la colombe avec la prudence du serpent; le bon sens peut suggérer les moyens de former cet heureux assemblage, qui, bien loin d'être un vice de déguisement, devient une vertu d'autant plus admirable, qu'elle est plus rare,

& peut déconcerter les artifices de la vraie imposture.

Il est de la vertu de favoir feindre : Peut-être fut-il des Siècles, où tout déguisement auroit dû passer pour vice ; mais dans celui-ci, il est très nécessaire d'en user & c'est une qualité de la sagesse. La prudence veut qu'on se montre quelquefois ce qu'on n'est pas ; c'est le moyen le plus efficace de mettre en défaut le fourbe le plus rusé & le plus pénétrant : Plus il observera, moins il faudra à quoi s'en tenir. Quelque bon que l'on soit naturellement, il faut quelquefois sortir de son caractère ; trop de bonté & d'indulgence ne sert qu'à enhardir un home traître. Suivant les mœurs des homes, trop de franchise ne peut qu'être nuisible : Soyez toujours bon, personne ne vous craindra ; l'espoir de faire impunément encouragera à entreprendre : Soyez toujours confiant & naïf, on ne cessera de vous tromper & de vous en faire accroire : Soyez toujours méfiant & soupçonneux, on vous fuira ; personne ne voudra avoir à faire à vous, ou bien on cherchera à vous surprendre par des moyens inévitables. Il est nécessaire d'en imposer quelquefois ; un peu de variation dans la conduite, disposée à propos, concilie l'affection & met à couvert de la trahison.

Il ne faut pas même se montrer trop naïvement à ses amis : Ils sont si incertains & si volages, qu'on ne doit se familiariser que du beau côté. Un caprice, une raison d'intérêt peuvent rompre les amitiés les plus étroites : Si vôtre nouvel ami conoit vos foiblesses, il vous attaquera par ces endroits sensibles, assuré de ne pas vous fraper en vain. Quelque parfait que l'on soit, l'on a toujours quelque côté défectueux, par où il est dangereux d'être remarqué.

Le cœur de l'home est devenu trop sensible à ses propres intérêts, pour aimer avec générosité, & préférer la noblesse des sentimens, la douceur d'une union sincère, la délicatesse de l'amour propre. A considérer les mœurs des mortels, dans ce dernier âge du monde, je crois qu'il est plus sage de s'en tenir à de simples connoissances, que de chercher des amis ; ils sont ou faux, ou inconstans : Malheur à celui, qui s'attache de bonne foi ! Il prendra part aux peines de ses amis ; leurs chagrins seront les siens ; il sera plus sensible à ce qui les regarde, qu'à ce qui le regarde lui même ; c'est là le caractère d'un ami sincere, tel que je le suppose. A la première occasion, il sentira qu'il s'est affligé pour des ingrats, des fourbes ; à la moindre

raison d'intérêt, ils le quitteront, ils lui feront même défavorables, si le cas l'exige : S'il est malheureux, ils lui tourneront le dos, & il aura le regret amer, d'avoir passé de mauvais jours pour des perfides, qui ne passeroient pas un mauvais quart-d'heure, à prendre part à son sort. Tels sont les homes de ce Siècle. Obligé de servir la Comunité, dont tous les homes sont membres, je te conseille de fréquentet beaucoup de monde, tant que le comerce de la Société le demandera, & de ne t'attacher qu'à peu ; c'est l'unique moyen de t'affurer un bonheur égal & constant.

On peut se garantir des fourbes par deux moyens, ou à ses propres dépens, quand on comence par être dupe ; ou aux dépens des fourbes eux-mêmes, qui sont dupes d'une sage défiance. Il faut se cacher adroitement, pour découvrir leurs ressorts ; mais il faut le faire de façon, qu'ils ne puissent pas le soupçonner, crainte qu'ils ne changent de manœuvre à votre insû, quand ils verront que la première peut être découverte.

N'allez pas, surtout, ajouter foi aux protestations affectueuses que l'on vous fera. Ce sont le plus souvent des trahisons, ou tout au moins, des mensonges. Quand

vous ferez malheureux, ne pensez qu'aux secours que vous pouvez vous procurer par vous même, & ne comptez nullement sur ceux qu'ils vous feront espérer; ce seroit vouloir accroître vôtre infortune, en donant le tems à vos malheurs d'empirer & de devenir irréparables. Il n'est rien de plus insensé, que de se fier aux promesses des homes, & surtout de s'endormir sur leur bone volonté: Tout le monde en témoigne, & il n'y a guères que ceux qui sont hors d'état de rendre service, qui en ayent réellement. Ne t'y fie plus à l'avenir; & pour dire de quelqu'un, qu'il prend part à tes intérêts, attends d'en avoir vû des effets: Que leurs protestations ne te paroissent pas même des motifs à exciter ta reconnoissance; on n'est point obligé à l'égard de qui ne pense nullement à servir & en impose par des assurances hipocrites. Les homes paroissent tous portés à se secourir mutuellement lorsque l'ocasion ne le demande pas; on promet beaucoup; on prévient même les demandes par des ofres de service: Mais dès que cette ocasion, tant desirée, vient à se présenter, la bone volonté s'évanouit; il semble qu'on n'ait affecté de promettre, que pour mentir une seconde fois, lorsqu'on manque à sa parole,

Les promesses font que la seule chose, dont les homes soient prodigues; parce qu'elles ne content ni peines, ni dépenses. O intérêt, ô ambition! quel caractère avez-vous donné aux mortels? ô mœurs, ô siècle! quels homes me montrez-vous? quelles font leurs vertus? où est leur pureté? où est la nature? où est l'humanité?

Je cherche l'home partout; & je ne trouve qu'un être isolé, vivant pour lui seul, n'appartenant à une espèce que par la figure, le corps, les besoins, la malignité, & ne se rapprochant des autres individus, que pour leur nuire & triompher du mal qu'il leur a fait. O Nature! où est ton ouvrage? Dieux bons! où sont les cœurs que vous formez? où est votre ressemblance?

Le Vieillard fit ensuite à MORNAY un détail des différentes ruses que les homes employent mutuellement, pour se séduire: Il lui dépeignit surtout la feinte la plus raffinée & la plus fourbe, celle qui, par de fausses confidences, donne un faux jour à la vérité & trompe d'autant plus sûrement, qu'elle s'est cachée sous le voile de la confiance & de la franchise. Enforte, lui dit-il, qu'à moins qu'un home ne te soit connu par une longue expérience, il faut,

fait, le plus souvent, prendre le contre-pied de ce qu'il dit, & ce sera précisément ce qu'il aura intention de faire. Souvent même, celui qui pendant longues années, fut de la plus exacte franchise, se laisse séduire, à la fin de ses jours, par un objet flatteur, & profite de la confiance qu'il a méritée, pour tromper plus sûrement.

Souviens-toi toujours que, juger des homes sur leurs discours, c'est vouloir se tromper lourdement. Mais est-il plus sûr de décider sur leurs démarches & de se fier à leurs actions? Je n'oserois l'affurer, & je me garde bien de les donner pour des marques sûres, qui indiquent le vrai caractère d'un home: J'y trouve encore beaucoup d'équivoque, de contrariété & de bazarrerie.

Ainsi la vie de l'home doit être un combat continuel contre la malice de l'home même. Pour se garantir de ses traits, il faudroit avoir pû l'étudier pendant mille ans; mais cette étude est impossible; la conoissance de l'art des fourbes ne sauroit s'acquérir; chacun est intéressé au déguisement, & l'homme trompeur sera toujours la victime de l'imposture.

Mais, ajouta t-il, je veux suplérer à cette étude impossible: Tu pourras conoitre les hommes, en les fréquentant, & te soustraire à leurs artifices.

Voilà une de ces pierres précieuses à laquelle on a attribué tant de vertu, & dont perſone n'a conu le véritable éfet : Prends ce Talifman, & porte-le fans ceſſe à ton doigt. Tu pourras par ſon moyen conoitre tes vrais amis, ou plutot, ne plus te méprendre à l'égard de ceux qui en emprunteront le nom. Ceux contre qui tu le tourneras, démentiront à l'inſtant leurs fauſſes proteſtations & les impoſtures qu'ils auront cachées ſous le voile de la vérité, ou te convaincront de leur franchise, ſ'ils ont été ſincères.

Retourne maintenant parmi tes ſemblable, que leur méchanceté t'a fait quitter : Il n'eſt aucun prétexte qui puiſſe autorifer ta fuite. Les déſordres que tu as aperçus parmi les homes, leur inhumanité même te rendent coupable, bien-loin de t'excuser, & ſi tu aimes à faire le bien, tu te dois aux malheureux, plus qu'à toi-même.

Fuir le monde, pourſuivit le vieillard, quand on peut le ſervir par ſa vertu, par ſes talens ; c'eſt faire un vol à la ſociété ; c'eſt manquer aux devoirs que le Ciel a impoſés à ceux, qu'il a élevés à une ſupériorité de perfections ; c'eſt ſ'opoler aux deſſeins de la Providence & ſe rendre ingrats & criminels envers elle. Les talens qu'elle diſtribue aux mortels, ſont plutô

qu'ils servent mutuellement leurs semblables, que pour l'avantage particulier de celui qui les possède. Hé! que servent les talens à un home, qui vit solitaire; séparé du comerce des autres? comment peut-il les faire valoir? & s'il les rend inutiles & infructueux, en les enfouissant, ne devient-il pas coupable? Les auroit-il reçus, s'il avoit dû lui être permis de les négliger? La nature ne produit rien envain.

Les homes ont été créés les uns pour les autres; ils sont tous membres d'un même corps; ils doivent tous le secourir suivant leurs facultés. Il n'est permis de vivre seul & pour soi, que lors qu'on est inutile à ses semblables à tous égards. Hé! quel est l'home qui ne puisse les servir, avant la caducité d'une extrême vieillesse? Chacun a sa place dans l'univers: Elle peut même varier, suivant que les forces, les connoissances & les facultés souffrent quelque changement de progrès ou de diminution. Le tout dépend de trouver cette place, & c'est par l'activité qu'on y parvient. Il vaudroit mieux rendre à la nature, l'existence qu'on en a reçue, (encore seroit-ce une lâcheté) que de s'enfermer, comme membre inutile, dans le fond d'une solitude, & fuir les homes, pour ne pas les servir, quand on le peut dans quelque genre. Un soldat, qui ne

garde pas son poste, qui refuse de travailler, ou qui est hors de service, est puni, ou réformé; sa désertion n'a, pour l'ordinaire, d'autre châtiment que la mort. L'on devroit observer les mêmes loix dans la société, à l'égard de tous ceux qui vivent dans l'inaction & l'inutilité, & qui nuisent plus à l'humanité, qu'ils ne la servent. Heureux système, s'il étoit adopté & suivi fidèlement!

Retourne donc, & va chercher le poste que le Destin te réserve; remplis un devoir que ta seule existence t'impose. Je volerai partout sur tes pas; je t'éclairerai sur tous tes jugemens; je te ferai conoître le vrai bien & la règle d'une sage & honête conduite. Mais si jamais tu abuses de mes soins, tu deviendras le plus infame & le plus méprisé des mortels.

MORNAY prit alors le Talisman, & voulut remercier le vieillard; mais il disparut à ses yeux. Un éclat très lumineux & une odeur balzamique furent les seules traces, qu'il laissa après lui. MORNAY sentit à l'instant une influence secrète, fortifier son amour pour la vertu: Son ame fut embrasée d'un feu divin; il sembloit avoir reçu une autre essence, un esprit au dessus de l'humanité: Il se croioit un Etre nouveau.

Il sortit de la Grotte, pour reprendre le chemin du bois, & retourner dans sa Cabane; mais quelle fut sa surprise, quand il vit disparoitre devant-lui ces buissons épais, ces feuillages touffus, qui avoient rendu ces avenues presque impénétrables! Il trouva un passage libre & spacieux; la terre sous ses pas sembloit se couvrir d'un épais gazon, & le chemin se frayer devant ses yeux, pour le conduire. Hâ! disoit-il en lui-même, c'est ainsi que la vertu est agréable & sa pratique aisée à ceux qui l'ont étudiée dans la gêne, dans la violence, dans la fuite des plaisirs, & malgré le mépris des méchans, sans que les obstacles ayent pu le dégoûter!

A peine fut-il arrivé dans sa Cabane, qu'il prit ses premiers habits & se mit en route pour retourner à la ville. Il regretta, en partant, sa paisible retraite, où il avoit joui quelque tems du solide bonheur: En effet, il avoit été sans remords & sans alarmes, parce qu'il étoit sans envieux. Mais il fit réflexion, qu'il seroit infailliblement utile aux homes, & qu'il falloit préférer le bien comun à sa propre satisfaction.

Fin du Chapitre III.



L A P A I X.

O D R.

MUSE GUERRIE'RE, dont les rudes accens ne célèbrent que des exploits, sources de douleurs, affés, & trop longtems l'afreuse BELLONE a fait rétentir le son enroué de vôtre Trompette éfrayante! Laisfés nous entendre des accords plus doux: Venés, MUSE PACIFIQUE, venés consoler nos cœurs! Dites nous sur vôtre Lyre tendré les douceurs peu brillantes, les délices tranquiles de l'heureuse PAIX.

Malheureuse Germanie! Régions lointaines du Nouveau Monde! Vos cris, justement plaintifs, ont pénétré jusqu'au Trône du Père des Humains. Il voit vos Villes embrasées, vos Campagnes dévastées, vos Provinces dépeuplées, ou couvertes de meurtriers furieux: La compassion émeut ses entrailles paternelles; il la verse dans les cœurs des Rois; *le sage* MONARQUE d'ALBION & le SALOMON DU NORD en ressentent les heureuses influences. Les doux noms de Père & de Patrie les attendrissent; l'aimable Olive prend dans leurs mains la pla-

ce de l'Épée vengeresse: Ils parlent: Les Princes écoutent: Les Ministres s'assemblent: La PAIX descend des Cieux.

A leur voix, L'AMBITION, aux yeux perçans, est confuse, & va cacher sa honte dans les vastes Déserts de l'ESPERANCE *trompeuse*. L'horrible DISCORDE, encore toute écumante de rage, couverte d'un fiel sanguinaire, rentre en frémissant dans les Enfers. Le furieux MARS ivre de sang descend de son char, quitte avec peine ses armes, désormais inutiles, & gémit d'être condamné à l'oisiveté d'un lâche repos. Ses Compagnons, accablés de lassitude, applaudissent d'une voix foible à ses regrets; mais les cris des peuples étouffent leurs plaintes cruelles. L'HUMANITE' se réveille; tous ensemble maudissent la GUERRE & ses longues horreurs.

De même qu'après une affreuse Tempête, l'Astre du jour dissipe les nuages, calme les vents, rend la lumière & la joie aux habitans consternés des campagnes, relève & ranime les plantes & les fleurs, que l'orage avoit renversées, & répand une chaleur active dans toute la Nature; de même, après les tristes fureurs de la Guerre, la douce Paix bannit les différens, les jalousies, les haines nationales, les desirs ama-

bitieux, les projets de conquêtes injustes, sources intarissables de larmes pour leurs victimes, de sollicitudes pour les Princes, de calamités pour les Peuples, de maux pour les Genre-Humain. Cette Fille du Ciel répand la concorde dans les esprits, l'union dans les cœurs, relève les cités détruites, rétablit les campagnes ravagées, repeuple les régions désertes, ramène l'industrie, les arts, le commerce, l'abondance, la sûreté, la tranquillité, le bonheur.

On ne verra plus le Russe barbare, le Cosaque féroce, & le François civilisé, se disputer le prix de la cruauté, porter partout le feu, le fer, le deshonneur: De tendres enfans ne seront plus arrachés du sein des Mères éplorées: Un sexe foible ne fera plus la proie d'un brutal vainqueur. On ne verra plus le Laboureur timide, mourant de faim, fuir en pleurs de sa cabane embrasée, forcé de grossir le nombre des auteurs de sa désolation; l'homme opulent précipité dans l'indigence, nouvel ENEE quitter sa chère Troye, chercher en des régions étrangères un azyle aux débris de sa fortune, ou lutter contre l'affreuse pauvreté.

L'industrie de l'Artisan ne sera plus inutile; l'activité du Commerçant ne sera plus arrêtée; les doctes travaux de l'Ami des Muses ne seront plus interrompus par le bruit

des armes ; le plomb, le fer, & l'airain, destinés à faciliter les travaux des hommes, & dont leur fureur trop ingénieuse a sù faire des Instrumens de destruction, ne causeront plus de mortels regrets à leurs victimes, en mutilant leurs corps ; ou, instrumens d'une mort soudaine, quelquefois hélas ! *éternelle*, ne feront plus couler de larmes, ne sépareront plus des Parens, des Amis, des Epoux des Amans.

Ces armes fatales n'exerceront plus leur fureur, que contre les habitans de l'air & des forets ; ces foudres d'airain si redoutables, ne feront plus trembler la terre & l'onde, que pour célébrer des fêtes, pour honorer les Héros. Le salpêtre ne brulera plus que pour réjouir les yeux par de brillantes illusions, pour célébrer l'heureuse fin de la Guerre, les douceurs de l'aimable *Pais*. L'épée homicide ne fera plus qu'un ornement inutile ; le fer ne servira qu'à tirer de la terre ses trésors annuels, seuls vrais trésors ; qu'à favoriser les progrès des arts utiles aux mortels. Tous les instrumens de carnage, ouvrages des EUMENIDES, iront se couvrir d'une heureuse poussière, dans le fond du Temple de JANUS, pour longtemps fermé.

Déjà je vois les pavillons flottans sur les ondes, nous apporter les richesses étrangères, les douceurs de la vie, les remèdes salutaires qu'enfantent d'autres Mondes, sans craindre la rencontre d'un Marin farouche : Déjà je vois le Citadin rapeller les Muses, exercer les beaux arts : Le Cultivateur tranquille fendre le sein reconnoissant de la terre fertile, sans craindre de voir enlever les fruits de leurs travaux par un Soldat avide de butin ; il recueillera, avec une douce sécurité, les dons de CERES, de BACCHUS, de POMONE, d'APOLLON.

Déjà j'entens succéder au bruit éffrayant des tambours, des trompettes, des tymbales, les doux sons de la flutte & de la musette rustique, l'harmonie ravissante des concerts ; aux cris de la belliqueuse PALLAS, les leçons de la sage MINERVE ; aux hennissemens des chevaux guerriers, les meuglemens des paisibles troupeaux ; aux marches rapides des bataillons menaçans, les danses champêtres, & les bals parés ; aux plaintes lugubres des blessés & des mourans, les ris & les chançons ; aux douleurs, aux craintes, aux allarmes, les jeux, les fêtes, l'allégresse des festins.

Conquérans fameux ! Généraux habiles !
Guerriers intrépides ! Héros couverts de
lauriers sanglans, quittés pour un moment

le Microscope de la GLOIRE : Voyés par les yeux de la RAISON, & de l'HUMANITE : Rapellés vos peines, vos veilles, vos fatigues, vos craintes, vos inquiétudes, vos défaites : Voyés les embrasemens, les ravages, les massacres, les désolations, tristes fruits de vôtre ambition, de vos combats, de vos victoires : Voyés aussi les délices de l'abondance, de l'union, du calme, de la sûreté, filles de la douce PAIX : Voyés, comparés, rougissés.

Princes ! vous êtes les Pères des homes. Vous leur devés le Bonheur. Est il le fruit de vos Exploits guerriers ? En êtes vous plus Rois ? Provinces aquises au prix du sang de tant d'autres les rendés vous plus riches, plus fortunés ? Empires élevés sur les débris des Royaumes, en êtes vous plus puissans, plus assurés ? Ah ! Mortels ambitieux ! si vôtre Gloire fait la félicité des Peuples, si en conquérant des Provinces, vous aquérés des vertus, si des États plus vastes rendent vos cœurs plus généreux, si des sujets plus nombreux, sont plus faciles à gouverner, si le poids du sceptre l'afermit dans vos mains, suivés une ambition louable, courés de conquêtes en conquêtes, soumettés la terre entière ; qu'un seul Monarque régisse l'Univers !

Sage EXPERIENCE, instruisés nous ! Faites de l'Histoire, montrés nous la vraie Grandeur, & la fausse Gloire : Montrés nous le pacifique HIERON chéri des Peuples heureux par ses soins, coulant des jours tranquilles & sans remors, & le fougueux PYRRHUS, toujours inquiet, mécontent victime de ses desirs insatiables, périssant honteusement dans Argos. Montrés nous le Vainqueur de Pultawa formant d'une multitude barbare un Peuple d'hommes, & l'intrépide CHARLES, Monarque sans sujets, errant, fugitif, martyr de la Gloire, terminant dans son midi, une carrière brillante, mais malheureuse. Montrés nous la superbe Rome, écrasée sous le poids de sa propre grandeur ; les Empires d'ALEXANDRE, de CHARLEMAGNE, de CHARLESQUINT déchirés par leurs Successeurs. Et voyons l'Helvétie, à peine aperçue parmi les Potentats, non pas illustre par l'étendue de ses Provinces, par des armées formidables, par des projets menaçans, mais heureuse par sa propre médiocrité, par la tranquillité, l'aisance, la sûreté, l'union, la liberté, les vrais biens. O ! ma chère Patrie ! Puissies vous en jouir toujours !

Charmant *Fontainebleau* ! Délicieux *Hubertsbourg* ! séjours fortunés, embellis par les noeuds sacrés d'heureuses réunions, vos

Noms seront plus chers à la Postérité que les Théâtres des plus célèbres combats : Vos pacifiques Contracts brilleront d'une gloire plus noble, que les Trophées illustres, mais sanglans, de *Lissa*, de *Rosbach*, de *Minden*, de *Torgaw* ; ainsi que l'on préfère la douce pluye, à la grêle bruyante & destructive, la sérénité d'un beau jour, aux éclats majestueux, mais éfrayans du Tonnerre, ainsi, l'on préfère les négociations paisibles des Héros de Cabinet, aux Exploits destructeurs des féroces guerriers.

Sainte & divine PAIX ! Don précieux & longtems désiré de l'Etre infiniment Bon, règnés désormais sans alteration ; soyés aussi durable que nos vœux ! Que les mortels ne se rendent plus indignes de vous par des nouvelles fureurs : Etoufés à jamais l'orgueil, l'intèret, l'ambition, ces Hydres toujours renaissantes, sources éternelles de maux pour les foibles Humains : Donnés leur, jusques dans le dernier des âges, la Piété sincère, la justice inaltérable, l'Humanité tendre, le désirable Bonheur.

PHILANTROPE *le Pacifique.*

MORCES.



FRAGMENS HISTORIQUES.

XX.

F R A G M E N T.

Suite de l'Histoire Orientale de Perse.

**MANU-
GEHER &
SOHAM.** **L**E sage & bienfaisant MANUGEHER eût pour premier Ministre ce fameux SOHAM, dont la réputation est encore semée dans tout l'Orient. Après avoir fait fixer les limites de ses Provinces avec la plus grande exactitude, il y établit des Gouverneurs éclairés & pleins de zèle. Pour remédier au peu de fertilité de la Perse, dont la disette, manque d'eau, étoit une des principales causes, on y creusa différens canaux pour y recevoir les eaux du Tigre & de l'Euphrate. On rassembla même tous les filets d'eau des petites sources, qu'on pût trouver sur le sommet des Montagnes. L'Agriculture fut poussée à un plus haut point de perfection, parce qu'on recompensoit les cultivateurs. Le Roi lui même s'appliquoit à découvrir la ver-

tu des herbes & des plantes; & ne travailloit que pour le bonheur de ses Sujets. APHERASIAB l'un des descendans de TUR, vint troubler un calme si profond. Sous prétexte de venger la mort de son Ancêtre, il se jetta dans la Perse avec une Armée formidable. MANUGEHER, trop foible pour résister à ce torrent, qu'il n'avoit pas prévu, risque cependant une bataille, où il eût le dessous. Il se retira ensuite dans une importante forteresse du Tabrestan: Le vainqueur en forma le siège qui fut long & meurtrier, mais sans succès: Ce qui l'obligea enfin à demander la paix. Il l'obtint à condition, qu'il resteroit maître du Pays situé à l'Orient du Fleuve Gihon, tandis que MANUGEHER posséderoit en paix tout le reste de l'Empire.

Dès que l'ennemi se fut retiré, le Monarque prit de sages mesures pour se mettre à l'abri de pareilles invasions. APHERASIAB allarmé, revient avec une nouvelle armée; mais il n'étoit plus tems. Bientôt obligé par ses pertes à faire un nouveau traité, il se retira sans gloire & sans avantages. MANUGEHER dès lors gouta sans alternatives les solides douceurs de la paix. Placé au

centre de ses Etats, il répandoit ses bienfaits de toutes parts; il protégeoit les Arts & les Sciences, réprimoit le luxe, récompensoit la vertu, faisoit inviolablement observer le culte Divin, vivoit heureux au sein de la gloire, tandis que le fidèle SOHAM, établi dans le Ségistan, lui assuroit le cœur de ses Sujets. Ce grand Prince, disent les Historiens, mourut d'un air ferein & majestueux. Prêt de terminer sa carrière, il donna à son Fils quelques avis sur le Gouvernement de son Empire, & lui recomanda ses Sujets les plus affectionés. TABARI Auteur Persan nous a conservé un trait, qui fait trop d'honneur à MANU-GEHER, pour être passé sous silence. On vint lui anoncer un jour que les Turcs passoient le fleuve Gihon, & qu'ils venoient dévalster ses Etats. A cette nouvelle le Roi convoque sa Noblesse, & lui adresse ce Discours. „ Le Très-Haut „ m'a donné ce Royaume, pour que je „ contribuasse à sa gloire par mes ac- „ tions; que je fisse vivre mon Peuple „ dans l'aïse & dans l'abondance; & „ qu'administrant la justice sans accep- „ tion de personnes, j'augmentasse les „ dons

Mort de
MANU-
GEHER.

10 dons glorieux qu'il m'a faits. Man-
 20 quer à ces devoirs, ce seroit être in-
 30 grat envers mon Créateur, mériter
 40 de perdre à présent ma courone, &
 50 d'expier ma faute dans la suite par
 60 des châtimens éternels. C'est le Très-
 70 Haut qui m'a fait naitre d'un sang
 80 Royal: Je n'ai point usurpé le Dia-
 90 dème que je porte. O mes Amis ne
 10 le perdons point par nôtre lâcheté;
 11 ne souffrons pas qu'on nous le ravisse.
 12 Que chacun de vous considère atten-
 13 tivement l'état des choses; & demain
 14 je vous ferai part de mes sentimens.
 15 En éfet on se rassembla le lendemain;
 16 & le Monarque placé sur son Trône,
 17 vêtu des plus magnifiques habits, ayant
 18 à ses côtés le Grand Prêtre assis sur
 19 un Siège d'or, se leve & leur dit:
 20 Mon Sceptre est un Don du Tout
 21 Puissant. Sa volonté souveraine dis-
 22 pose de tout. Rien n'arrive sans son
 23 ordre, ou sa permission. Comblés de
 24 ses faveurs depuis longtems, adres-
 25 sons nous donc a lui pour soutenir
 26 l'invasion des Turcs. Réformons nos
 27 mœurs; & payons constamment à
 28 Dieu l'hommage de la Prière. Défendons
 29 nôtre chère Patrie avec courage, &

„ confions nous en fa bonté, qui nous
 „ fera triompher de nos énemis „ Quel
 zèle pour le culte du vrai Dieu ! Que
 des fentimens fi beaux par eux mêmes,
 paroiffent admirables & sublimes, chés
 un Roi puiffant !

NUDAR
 Roi

NUDAR ou **NAUDAR** étoit ce Fils
 dont j'ai parlé. Il fuccèda à fon Père ;
 mais il tint les Rènes de l'Empire d'une
 main foible & incertaine ! Les cabales
 des Grands, & les féditiions du Peuple
 rendirent fon autorité chancelante. Les
 Turcs attentifs à ce qui fe paffoit ne né-
 gligèrent pas une ocafion fi favorable.
PASHANGS qui occupoit alors le Trône
 de Touran affembla fes Fils. Il leur ra-
 pella qu'ils étoient le vrai fang de **PHRÉ-**
DUN ; que leurs droits fur l'Empire de
 Perfe étoient incontestables ; & qu'il ne
 s'agiffoit que de favoir, s'ils avoient af-
 fés de courage pour les faire valoir.

APHERA-
SIAB.

APHERASIAB fon ainé, Prince am-
 bitieux & avide de gloire, lève d'abord
 une Armée de quatre cent mille comba-
 tans, & fe jette dans le Ségistan. **NAU-**
DAR de fon côté faifoit défilér fes meil-
 leurs troupes fous la conduite de **SO-**
HAM, Vizir d'une expérience confomée,
 mais trop avancé en âge pour fuporter
 les fatigues de la guerre. Auffi mourut-

il en chemin; & cet événement fut la source des malheurs du Monarque. NAUDAR qui croiott cette armée rendue à sa destination, s'avançoit à grands pas à la tête de la sienne. Ce fut à Mazandéran, qu'il se trouva contre son attente en présence de l'ennemi. Un Turc défia à un combat singulier quelqu'un des guerriers Persans. Le défi fut accepté par KOBAD, petit Fils du Forgeron GAO, qui tua son ennemi & revint dans sa tente chargé de ses armes. L'attaque devint alors générale. Les Turcs irrités fondirent sur le camp de Naudar. La bataille fut sanglante & la victoire disputée, jusqu'à ce qu'un orage accompagné d'un déluge de pluie & des ténèbres les plus épaisses favorisa la retraite du Roi. Il eût le tems d'appeler à son secours ses deux Fils, THUS & GUSTAM, qui commandoient deux Corps séparés. Ils acoururent avec KAREN Frère du brave KOBAD; mais ils furent taillés en pièces; KAREN perdit la vie, & son armée se dispersa. Tristes présages pour NAUDAR, dont en éfet le camp fut bientôt pris d'assaut par l'impétueux APHERASIAB, & lui même fait prisonnier avec un grand nombre des Seigneurs

les plus distingués de sa Cour. Déjà l'impitoyable Vainqueur se préparoit à les faire mettre en pièces, mais son Frère, Prince sage & humain, le fit enfin consentir à les charger de chaînes. Trente mille Hommes détachés par APHERASIAB s'emparèrent sans résistance des trésors du malheureux Roi, de la Capitale du Ségistan, de son Palais même. La crainte & la frayeur avoient glacé les cœurs des Persans. Tout plioit au gré du Vainqueur. La terreur dévançoit partout ses pas. Il n'avoit plus qu'à ataqner pour acumuler ses triomphes.

Cependant il restoit encore un Fils de l'illustre SOHAM. Il se nommoit **ZAL-ZER** ZAL-ZER, c. à. d. cheveux dorés, parce qu'il étoit venu au monde avec de beaux cheveux blonds. Il avoit épousé la charmante Fille de MEHERAB, Gouverneur de la Province du Kablustan, qui dépendoit du Royaume de Towran. Son Beau-Père s'étoit depuis retiré en Perse, où il vivoit dans la splendeur & les délices, fruits de son opulence. Des révolutions si inespérées l'engagèrent à envoyer de riches présents à APHERASIAB, & à lui rapeller qu'il étoit Turc d'origine, & même qu'il avoit l'honneur d'être l'un de ses Parens. Tan-

dis qu'il l'amusoit ainsi par de feintes protestations d'attachement, ZAL-ZER rassembloit en secret divers petits Corps, dont il formoit une armée. Digne Fils de SOHAM, il eût enfin la douce satisfaction de chasser les Turcs du Ségitan : Mais contre son attente, ses succès devinrent funestes à son Roi. Le farouche APHERASIAB, qui vit avec fureur échaper de ses mains le fruit de ses exploits, fit couper la tête à NAUDAR, malgré sa dignité, au fond de sa prison. On fixe ces événemens au temps où les Israelites erroient dans le désert. Peut-être sont ils plus reculés encore.

Malgré cet échec, APHERASIAB se regardoit encore come le maître du vaste Empire des Perses. Mais sa hauteur & son insolence creusoient un abîme sous ses pas. Les Persans indignés se révoltèrent en divers endroits. On offrit la Couronne au Frère du Tyran. Il l'accepta. Déjà des Négociations secretes étoient entamées avec ZAL-ZER. On formoit de grands projets : On se repaissoit d'espérances flatteuses, lorsqu'APHERASIAB instruit de la conjuration fit assassiner son Frère.

ZAL-ZER inconsolable de la mort de

ce jeune Prince, ranima ouvertement le courage abattu de ses compatriotes. „ Là-
 „ ches que vous êtes, leur disoit-il,
 „ c'est votre propre foiblesse, qui fait
 „ plus de la moitié de la force de l'éné-
 „ mi. Quels efforts généreux avez vous
 „ faits jusqu'ici pour briser vos fers
 „ honteux, & vous soustraire à la ty-
 „ ranie? „ Ce Discours, souvent répété,
 réveille enfin les Perses de leur profond
 sommeil. Ils forment d'abord de petits pe-
 lotons, & se rendent par des chemins
 détournés au camp de ZAL-ZER, qui vit
 bientôt sous ses drapeaux une puissante
 Armée.

APHERASIAS, qui avoit des Espions
 partout, jugea que son meilleur parti
 étoit de se tenir sur la défensive; & il
 s'y tint. Envain le Général Persan lui
 présentoit-il souvent la bataille: Il fut
 longtems. à en trouver l'occasion. Elle
 s'offrit cependant enfin. On combattit
 avec une bravoure héroïque de part &
 d'autre, & même bien avant dans la
 nuit. Il y eût ensuite plusieurs autres
 Actions; mais dont aucune n'étoit déci-
 sive. Pendant ces tems là, les campagnes
 abandonnées, restoient sans culture; la
 disette fit naître la cruelle famine; &
 celle-ci fut accompagnée de la peste. Tant

de fléaux, dont les deux partis étoient également les victimes, leur inspirèrent des sentimens pacifiques. On fit un Traité de Paix, selon lequel APHERASIAB restoit maître du Touran & ZALZER de la Perse. Il pouvoit donc alors se mettre sur le Trône: Mais il préféra la gloire de rétablir le descendant de ses Rois, à celle de régner lui même. La possession passagère & tumultueuse d'une Couronne, valoit-elle en éfet Phonneur solide de remettre le sceptre aux mains de l'héritier légitime de la Maison de KEYOMARAS.

Ce Prince étoit ZAB ou ZOAB, déjà avancé en âge, mais qui avoit cependant encore beaucoup de force d'esprit & de corps. Il sentit bientôt toutes les p'aies qu'une si longue guerre, & surtout le brigandage & les déprédations des troupes d'APHERASIAB, avoient faites à son Empire. Il sacrifia, pour les guérir, une partie considérable de ses revenus. Il ouvrit même le trésor royal, pour soulager les besoins de ses Sujets. Qui pourroit le croire, après ces premiers traits du tableau de ZAB? Ce Prince, orné d'ailleurs des plus rares qualités, avoit un défaut qui ne sied à per-

ZAB ou
ZOAB.

fone, mais qui est flétrissant pour la Majesté d'un Roi. Il étoit gourmand & friand à l'excès. Il inventa je ne fais combien de fortes de ragouts, jusqu'alors inconnus en Perse.

GERS-
CAPH.

Il associa à l'Empire son Fils GERS-CAPH, dont on prétend que la Mère étoit Juive de la Tribu de BENJAMIN, Prince d'un grand mérite, qui fit tous ses efforts pour rendre à la Perse son ancien lustre. Toujours perfide, malgré la foi des Traités, APHERASIAB revint encore à la charge, & suscita de nouveaux troubles. Repoussé, défait à plusieurs reprises, il profita enfin de la faute du Monarque, qui mit tout au hazard d'une bataille, où il fut tué, en combattant vaillamment pour la liberté de sa Patrie. Avec lui finit la race des PISCHDADIENS, & le descendant de TUR devint pour la troisième fois maître absolu de l'Empire Persan.

Telle est en abrégé l'histoire des Rois de la première Dynastie. Elle s'accorde parfaitement avec l'idée que nous puissions dans les livres sacrés sur l'Antiquité de la Monarchie d'ELAM; avec les Auteurs profanes, qui ne parlent jamais des anciens Persans, sans faire mention de Princes puissans, d'Armées.

nombreuses, de trésors immenses, d'un Gouvernement aussi magnifique que sage. Les Grecs n'en disent rien, je l'avoüe; mais doit-on oublier qu'ils ne remontent dans cette Histoire Orientale qu'environ cent cinquante ans plus haut que CIRUS? THUCYDIDE lui même, qui est peut-être en ce genre l'Ecrivain le plus judicieux, que la Grèce ait produit, avoüe ingénument que ses Compatriotes ne sont pas dignes de foi dans leur propre Histoire, lorsqu'il est question de ces siècles reculés. Encore un coup, si tout cela n'est qu'une fable, elle ressemble dumoins autant à la vérité qu'aucune Histoire ancienne que nous ayons. Je parlerai dans la suite, de la seconde Dynastie.

Histoire des anciens Peuples de l'Asie Mineure.

Je ne puis sortir de l'Asie, pour re-^{Asie Mi-} passer en Grèce, sans doner une légère^{neure.} idée de plusieurs petits Royaumes, anciennement compris sous le nom d'Asie Mineure. Les principaux furent ceux des *Phrygiens*, *Troyens*, *Luciens*, *Mysiens*, *Lydiens*, *Ciliciens*.

L'Asie Mineure est cette vaste contrée

que nous divisons aujourd'hui en quatre parties, qui sont l'Anatolie proprement dite, vers l'Occident; la Carmanie au Midi; l'Aladulie du côté de l'Orient; & l'Amasie située vers le Nord. Elle est sous la domination de la Porte Ottomane. Ce Pays est sans contredit un des plus beaux & des plus fertiles de la Terre. Rien de plus fécond que son terroir; de plus doux que son climat; de plus excellent, ni de plus varié que ses fruits: Aussi les Poètes Latins lui donnent-ils ordinairement l'épithète de Riche.

La Phrigie.

LA PHRIGIE.

Cette Région qu'arrosent un grand nombre de petites rivières, se divisa en grande & petite Phrigie, ou Troade. Les immenses plaines de la grande nourrissoient une prodigieuse quantité de bétail. Le Méandre, si célèbre par ses six cent détours, qui forme dans sa course tortueuse les figures de quelques Lettres Grecques, & le Marsias, qui n'est qu'une branche du Méandre, furent fameux dans l'Antiquité. Entre ses villes on remarquoit Apamée, Gordium, Colosses, Hierapolis connue par ses eaux minera-

les, & Laodicée par la douceur extreme de ses laines. Cette dernière est l'une des sept Eglises, dont il est fait mention dans l'Apocalypse.

Les Phrigiens se piquoient de la plus haute Antiquité. On leur donna même le nom chimérique de *premiers nés*; mais ils ne méritèrent que trop celui de Peuple superstitieux, imprudent, éfeminé. Ils étoient d'un génie fervile & rampant. Leur musique, connue sous le nom de Mode Phrigien, paroissoit destinée à inspirer la mollesse. Tous les Savans ne sont cependant pas d'accord sur ce point. Ils furent, dit on, les premiers inventeurs de l'Art prétendu de deviner par le chant & le vol des oiseaux. Quelques Auteurs parlent du Commerce phrigien, & représentent Apamée, come la ville la plus marchande de toute l'Asie Mineure. Des Négocians s'y rendoient de tous les coins de la Grèce, de l'Italie & des Isles voisines. Il est vrai que leur Pays abondoit en bien des choses propres à être transportées chés l'Etranger, que la côte en étoit sure, & parsemée de très bons ports.

Ce seroit un travail aussi ennuyeux que stérile, de parler de toutes les idoles des Phrigiens; CYBELE paroît seule **CYBELE.**

mériter quelque exception. C'étoit leur grande Déesse. Elle avoit son Temple, ses Prêtres & son culte. On la représentoit assise sur un char tiré par quatre lions, une clé à la main, couronnée de tours, parée d'un habit tout parfumé de fleurs. C'est à dire aparemment que CYBELE est elle même la terre, qui soutient les villes & les tours dont sa courone est l'emblème; son sein se ferme en hiver & s'ouvre au printems. Son habit est le simbole des fleurs dont la terre est émaillée. Les lions de son char désignent son empire sur les animaux qu'elle nourrit. SATURNE, autrement dit le Tems, étoit son Epoux, parceque la terre ne produit rien qu'avec le tems. Ses Prêtres, dits Curètes ou Corybantes, portoient sa Statüe en procession par les rües; & à force de danser autour d'elle en cadence, ils entroient en fureur, & se faisoient des incisions avec des lancettes; personages vils à plusieurs égards, dont je ne veux pas occuper plus longtems mon Lecteur!

Rois des
Phrigiens.

Les successions & l'histoire des Règnes des Rois de Phrigie sont envelopées de nuages épais. Je ne fais s'il seroit possible de rapporter rien de clair & de suivi sur leur article. La plupart d'en-

tr'eux portèrent le nom de MIDAS où de GORDIUS. Rien n'a plus contribué à rendre le nom de MIDAS célèbre que ce fameux Proverbe : *MIDAS a des oreilles d'Ane*. Ce Roi avoit un grand nombre d'espions, qui l'informoient de tout ce que ces Sujets disoient où faisoient ; ce qui donoit occasion de dire qu'il avoit de *longues oreilles, des oreilles d'Ane*. Expression métaphorique, qui passa dans la suite pour un fait réel. On dit aussi qu'un Roi de ce nom reçût des Dieux le bizarre avantage de changer en or tout ce qu'il touchoit. Ce qu'on interprète ordinairement de son avarice, qui lui faisoit convertir tout à son profit.

On raporte encore une Anecdote digne des siècles fabuleux, sur le nœud Gordien. Le laboureur GORDIUS ayant été proclamé Roi de Phrigie, consacra sa charue à JUPITER & la plaça dans son Temple. Il attacha au timon un nœud fait avec tant d'art, que l'Empire de toute la Terre fut promis par les Oracles, à celui qui pourroit le défaire. ALEXANDRE LE GRAND fit de vains efforts pour en venir à bout, & le coupa à la fin avec son épée ; méthode

abrégée d'accomplir, où du moins d'élu-
der l'Oracle.

Qu'on me permette d'ajouter encore un trait sur les Phrygiens. PSAMMETIQUE Roi d'Égypte vouloit absolument conoitre, quel étoit le Peuple le plus ancien du monde. Plusieurs expériences tentées sans succès le déterminèrent enfin à l'expédient qui suit. Il prit deux Enfans nouvellement nés, dont il confia le soin à un Berger, mais à condition que personne ne prononceroit un seul mot qu'ils pussent entendre. Ce Roi se flatoit de découvrir par-là à quelle langue apartiendroient les premiers sons que ces Enfans articuleroient dans la suite. Il s'étoit même fortement persuadé, qu'ils parleroient naturellement la langue primitive. On les nourrit de lait de chèvres, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de supporter une autre nourriture. Au bout de deux ans, ils coururent un jour vers le Berger, en lui tendant les mains, & en criant *Béccos* : Prodige dont le Monarque ne fut pas plutôt informé, qu'il voulut leur entendre lui-même prononcer ce mot. Or après d'exactes recherches, on s'assura que les Phrygiens s'en servoient pour désigner du pain. On accorda dès-lors en Égypte

aux Phrygiens l'honneur de la plus haute Antiquité. Les Scythes se récrièrent sur la réalité de cet argument, & ne voulurent apercevoir dans le cri de ces Enfans, qu'une imitation des chèvres qu'ils avoient sucées. Il faut cependant que cette preuve ait parû décisive à un Auteur Allemand, puisqu'il prétend démontrer que le Haut-Allemand est la Mère langue, en ce que le mot de *Becker* dans cette langue signifie un Boulanger.

LAUSANNE.



Le mot de l'Enigme du mois dernier est FIACRE. Celui du Logogriphe est LUMIERE, où l'on trouve *Ryme, Mère, Rè, Mi, Mile, Mil, Mule, Mure, Lièvre, Lire, Liève, Ire, Miel, Emule, Vire, Urie, Elie, Vie, Lie.*



T A B L E.

F RAGMENT du Poème de Dina, de M. Bodmer.	243
Soupirs apres le repos, traduits de l'Allemand.	260
Philochore & Agathon, Histoire traduite du Grec.	270
Lettre aux Editeurs sur Ciceron & Sénèque.	288
Le vrai Talisman Chapitre III.	301
La Paix Ode.	326
Fragmens Historiques XX. Fragment.	334